

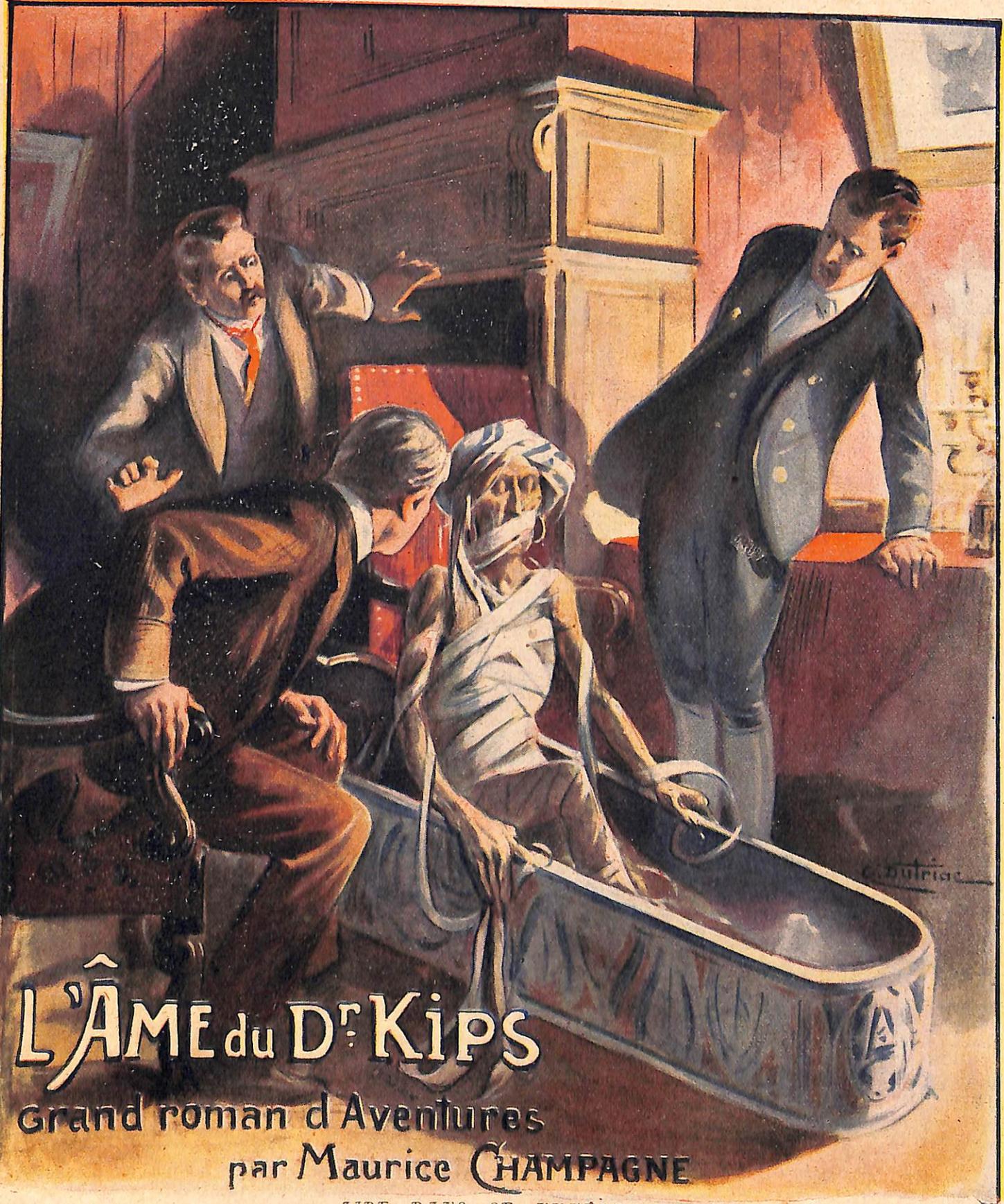
Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

✦ 146, Rue Montmartre, PARIS (2^e) ✦



et des Aventures de Terre et de Mer



L'ÂME du D^r KIPS

Grand roman d'Aventures

par Maurice CHAMPAGNE

LIRE DANS CE NUMÉRO :

AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

par le CAPITAINE DANRIT

LES AVENTURES DE "PROPRE-A-RIEN"

par JULES LERMINA

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies. 2 50
Etranger..... 3 fr.

SIX MOIS

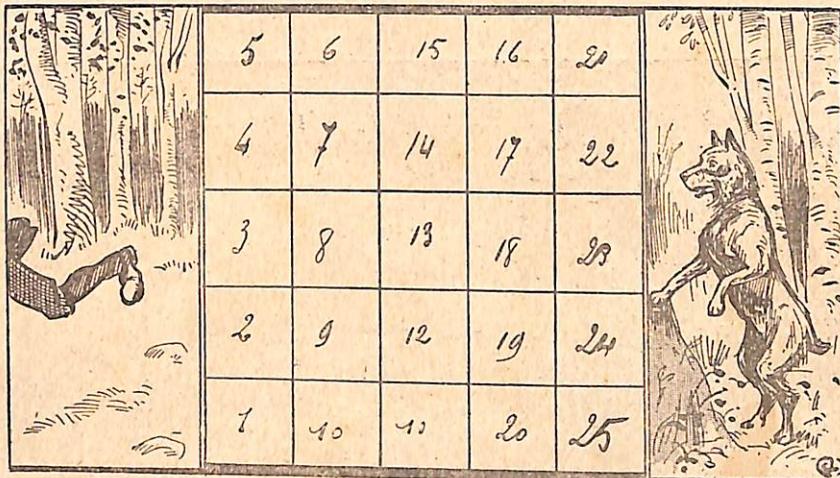
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies.. 5 fr.
Etranger..... 6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies.. 10 fr.
Etranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE JUIN



Les Chiens de défense

La Vie d'Aventures

Dans son deuxième numéro de chaque mois, le Journal des Voyages publie un supplément illustré de quatre pages offert gracieusement en prime, non seulement à ses abonnés, mais à tous ses acheteurs et lecteurs au numéro. Dans ce supplément mensuel, qui a pour titre La Vie d'Aventures, paraissent des nouvelles inédites complètes, signées des auteurs les plus appréciés.

Dans le numéro du 14 juillet tous nos lecteurs trouveront donc encarté ce supplément où ils liront

Au fond des Abîmes

par
Émile SOLARI

TROISIÈME QUESTION

Les concurrents à quatre pattes ont à subir une série d'exercices des plus intéressants. Lancé à la poursuite d'un malfaiteur, le chien que l'on voit ici doit passer dans les vingt-cinq cases figurant dans ce dessin. — De quelle façon s'y prendra-t-il pour faire le minimum de chemin et dans quel ordre passera-t-il dans les cases, s'il entre par la case 1 pour sortir par la case 25?

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte cinq questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 8 juillet. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 5 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des N° 809 à 813, et les adresser à M. HENRI BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions paraîtront le 11 Août.

NOTRE NOUVEAU ROMAN

Dans trois semaines, en tête d'un superbe numéro qu'ouvrira une superbe page en couleurs due au pinceau de DAMBLANS, nous commencerons la publication d'un nouveau grand roman inédit :

Les Survivants de la "Diana"

par
WILLIAM WESTALL

TRADUIT de l'anglais par d'ELSÉE et illustré par le crayon de DAMBLANS, ce dramatique récit d'aventures, fertile en émouvants incidents, captivera tous nos lecteurs.

Passionnante au plus haut point, la première partie se déroulera entre le ciel et l'eau, à bord d'une épave envahie par les rats, puis par la peste qui ne tarde pas à faire chaque jour de nouvelles victimes parmi les passagers. Dans la seconde partie, on verra les deux héros du récit découvrir une île mystérieuse où les accueille la race la plus étrange qui ait jamais été connue.

Providentiellement sauvés, les survivants de la Diana se trouvent alors mêlés aux extraordinaires aventures de ce peuple sans pareil et jouent dans ses destinées le rôle le plus inattendu.

RELIURES MOBILES

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pouvant contenir une année entière du Journal des Voyages, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux. Ajouter 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.

NOS PROCHAINS NUMÉROS

Le Journal des Voyages commencera dans son prochain numéro un récit africain sur l'une des tribus les plus intéressantes et les moins connues de la Haute-Guinée :

Les TOMAS Sauvages de Haute Brousse

par
AUGUSTE TERRIER

CETTE description a été faite d'après un rapport du lieutenant d'infanterie coloniale BOUET par notre fidèle collaborateur Auguste TERRIER, secrétaire général du Comité de l'"Afrique française".

L'Afrique possède encore bien des régions presque mystérieuses et celle-ci a été encore très peu étudiée. Nos armes l'ont pacifiée, non sans de cruels combats que notre collaborateur a su évoquer avec son enthousiasme habituel.

Nos lecteurs y retrouveront le charme des pages africaines que le Journal des Voyages a prodiguées dans sa collection à mesure que nos explorateurs et nos officiers ont promené sur les pays nouveaux notre drapeau victorieux.

De très belles photographies ajouteront encore à l'intérêt de ce récit, et feront mieux connaître ce coin perdu de la brousse africaine.

PRIME A NOS ABONNÉS

Tout nouvel abonnement partant du 1^{er} juillet donnera droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Ce captivant ouvrage abondamment illustré est un véritable vade-mecum clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine et contenant :

Tous les artifices. — Toutes les initiatives.
Toutes les énergies. — Tous les sports.

En un mot toutes les pratiques de la vie active.

Cette intéressante prime est offerte gratuitement à tous nos abonnés à la condition que l'abonnement ou le réabonnement n'ait pas été recouvré à nos frais. Ceux de nos abonnés qui se trouveraient dans ce dernier cas devraient, pour en bénéficier, nous adresser le montant des frais occasionnés, soit 0 fr. 50.

Voir en tête de cette page les conditions d'abonnement.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

Pour être fort.
Pour développer sa force.
Pour utiliser sa force.
La santé par l'hygiène.
La marche, premier des sports.
Sachons nous débrouiller.
Pour savoir se diriger.
La vie au grand air.
Pour deviner le temps.
Comment on campe.
La cuisine improvisée.
A travers champs et bois.
Le long des rivières.
La mer et la montagne.
A cheval et en voiture.
Auto et bicyclette.
Aérostation et aviation.
Tir et chasse. Pêche et canotage.
Incidents et accidents.
Petits maux petits remèdes.
Pas semé des blessures.
Sachons défendre les autres.
Comment on arrête un cheval emballé.
Secours aux asphyxiés et noyés.
Comment une femme peut se défendre.
L'art de voyager. Souvenirs de voyage.
Comment aller aux colonies.
Etc.

TITRES ET TABLES

Les titres, tables et couvertures du 1^{er} semestre de 1912 (tome 31 de la 2^e série du Journal des Voyages) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris-2^e.



AU PAYS DES FAKIRS

L'Âme du Docteur Kips

PREMIÈRE PARTIE
LE SECRET DU « YOGI »

PAR
MAURICE CHAMPAGNE

CHAPITRE I

Une singulière aventure.

J'ai toujours eu pour le docteur William Kips — mon bon et loyal Kips — une amitié sincère et profonde.

J'aime sa nature droite, sa haute intelligence, son caractère énergique, cette volonté tenace et indomptable, ce courage admirable.

Tour à tour médecin, soldat, explorateur, d'une santé de fer, infatigable et toujours jeune en dépit de ses cinquante-cinq ans, Kips représente certainement l'un des plus beaux spécimens de la race britannique à laquelle nous appartenons tous les deux.

Globe-trotter enragé, il a parcouru tous les pays du monde.

Que de fois l'ai-je envié alors que, retenu chez moi par de mauvais accès de paludisme, je le voyais s'éloigner, vaillant et fort, vers des contrées merveilleuses où j'eusse voulu l'accompagner !

Cette amitié que je lui porte, Kips me la rend d'ailleurs largement.

Une sympathie bien franche, inaltérable, nous lie étroitement l'un à l'autre et, depuis vingt ans que nous nous connaissons, aucun nuage n'est venu l'obscurcir.

Qui connaît Kips ne peut faire autrement que de l'aimer et de l'admirer. C'est un sincère, un fidèle qui partage véritablement vos peines et se réjouit de vos joies avec la même franchise. Connaissant son cœur et son esprit, je ne suis donc pas surpris de le voir triste et rêveur par cette fin de journée du 5 septembre 1910.

Débarqués de Londres il y a trois quarts d'heure à peine, depuis dix à quinze bonnes minutes déjà, nous errons côte à côte, songeurs et silencieux, à travers les allées du parc merveilleux qui dépend de sa tranquille, mais un peu solitaire propriété d'High-Beech.

Nous allons ainsi quelques instants, sans desserrer les lèvres, jusqu'au moment où un coin d'ombre nous invite à l'arrêt.

A présent Kips est assis sur un banc de pierre.

Il ne dit rien; le coude sur le genou, la tête dans sa main, il pense.

Debout près de lui, je l'observe attentivement. Par moments un lourd soupir soulève ses épaules et je vois son poing libre se crispier dans le vide.

Il ne parle pas, mais je lis en lui comme en un livre ouvert.

Ses pensées sont miennes, d'ailleurs.

La même idée pèse sur nos cerveaux.

La même angoisse étroit nos cœurs.

Nous songeons, tous les deux, à notre ami le colonel Karson.

Je nous revois impatients et heureux à l'annonce de son arrivée en Angleterre pour le couronnement du roi George V.

Depuis six ans qu'il nous avait quittés pour rejoindre son poste dans l'Inde, à Morar, près de Gwalior, dans la province de Scindia, c'était la première fois qu'il revenait parmi nous.

Je revois son débarquement, nos brassades, puis, la cérémonie royale terminée, notre fuite de Londres comme des écoliers en vacances et notre arrivée joyeuse

dans cette même propriété d'High-Beech où nous revoilà seuls, Kips et moi.

Quelle joie, quel entrain dans les premiers instants !

Quelle tristesse, quel désespoir vingt-quatre heures plus tard, à l'arrivée de la dépêche adressée de Calcutta au colonel et nous annonçant la douloureuse et terrible catastrophe qui l'atteignait brutalement !

Sa fille, sa Nelly, son trésor le plus cher, ce baby de cinq ans, petit être adorable aux cheveux blonds et bouclés, aux grands yeux bleus intelligents et rieurs, à la grâce espiègle et charmante, enlevée par les Dacoïs, ravie brutalement à l'affection des siens, emportée, sans nul doute, dans les mystérieuses retraites cachées au plus profond des forêts inviolées du Bundelcund.

Étrangement troublé, je revis, les yeux mi-clos, l'effroyable et tragique minute qui marqua la lecture de l'horrible nouvelle.

Je revois le désespoir insensé du malheureux père, notre affolement, notre accablement, puis le départ de Karson pour Londres, la confirmation officielle du fait et, quelques heures plus tard, l'embarquement pour l'Inde de notre ami qu'un autre malheur attend à son retour sur cette terre maudite.

De fait, moins de deux heures après son départ, la nouvelle ne nous est-elle pas arrivée que sa jeune femme est devenue subitement folle !

Ce nouveau coup, aussi terrible que le premier, ne le frappera qu'à la prochaine escale du navire qui l'emporte vers le redoutable pays des fakirs et des Thugs.

Un moment l'idée de l'accompagner là-bas nous a bien traversé l'esprit.

Pourquoi ne lui en avons-nous pas parlé? Qui nous en a empêchés?

Je l'ignore et me le demande encore.

Peut-être était-ce la certitude qu'il ne s'en allait pas seul, que d'autres amis que nous s'embarquaient avec lui : le lieutenant Gardner, le capitaine Happs, le major Arwels, l'ingénieur Doops, d'autres encore.

Peut-être.

Quoi qu'il en soit, nous gardons en nous à cette heure le regret de ne l'avoir pas suivi.

Comme le jour baisse, je touche du doigt l'épaule du docteur.

La nuit va venir, il est temps de rentrer.

Kips me comprend.

Il se lève et, toujours silencieux, nous reprenons lentement notre marche.

Mais nous n'avons pas franchi vingt mètres que mon ami s'arrête à nouveau.

Nous sommes en ce moment devant un vieux mur croulant, mur mitoyen tapissé de lierre et de glycines qui sépare le parc du docteur de la propriété voisine dont le jardin sauvage, de même que l'habitation, sorte d'ancien rendez-vous de chasse délabré et ruiné, sont abandonnés depuis des années.

Ce jardin, que nous apercevons par une brèche que Kips ne voulut jamais faire réparer, plaît fort à mon ami.

Pour ma part, je l'ai toujours trouvé sinistre et effroyablement triste; mais Kips l'aime, lui, pour son côté sauvage et ses recoins obscurs qui lui rappellent, d'un peu loin, il est vrai, et la jungle mystérieuse et la forêt vierge menaçante et traîtresse.

Il est de fait que la nature règne, en ce lieu, en maîtresse souveraine; les plantes y poussent au hasard, sans ordre, en une harmonie capricieuse et sauvage. Les rosiers se mêlent aux orties, les arbustes enlacent leurs rameaux, les arbres fruitiers mélangent étrangement leurs branches et leurs fruits.

Que de fois, sans grand enthousiasme de ma part, je l'avoue, nous nous y sommes glissés par la brèche du mur non réparé?

Et c'est précisément devant cette ouverture que Kips vient de s'immobiliser.

A vrai dire, cette halte ne me sourit guère.

La vue de cette propriété abandonnée n'est pas faite pour réjouir des cerveaux enclins déjà à une profonde tristesse.

Pourquoi Kips vient-il de s'arrêter là?

Je ne le soupçonne pas et, pourtant j'en éprouve une gêne véritable.

Et je suis cependant à cent lieues de prévoir ce qui va nous advenir, je suis loin de supposer que de notre passage devant ce mur en ruine, que de notre halte face à cette brèche ouverte sur ce jardin morne et abandonné, va suivre, pour nous, une aventure des plus étranges sur laquelle viendra se greffer l'enlèvement de la fille du colonel Karson.

Pressentiment ou intuition?

Je ne sais.

Mais cela est si fort chez moi, que je ne

peux me retenir de me pencher vers Kips immobile et attentif.

« William, dis-je, si vous m'en croyez, nous allons... »

Mais il m'arrête du geste. Son doigt se pose sur ses lèvres comme pour me recommander le silence.

Son regard que je cherche, dans une interrogation muette, est fixé devant lui, de l'autre côté du mur mitoyen.

Bien qu'il fasse encore assez jour dans le parc, c'est, dans le jardin abandonné, une nuit presque complète.

Aucun bruit ne monte de ce trou d'ombre. Nul pépiement d'oiseau, nul chant d'insecte.

Jamais cet endroit ne m'a produit un effet aussi désagréable.

Positivement il me semble lugubre.

Vraiment, je me sens impressionnable en diable, aujourd'hui.

Kips, au contraire, paraît parfaitement calme.

Certes, je le devine intrigué par quelque chose d'anormal, mais malgré cela très maître de soi.

Il ne faut rien moins que son attitude pour que je domine mon singulier malaise.

Appuyé de la main gauche aux pierres croulantes, Kips cherche à percer des yeux la nuit épaisse qui forme devant nous comme un rideau noir et sinistre.

A-t-il donc entendu de ce côté quelque bruit insolite?

C'est probable.

Poussé par une curiosité compréhensible, je l'imité.

Fait bizarre, à la minute même où je regarde, l'image du petit être lâchement enlevé à l'affection des siens se présente à mon esprit plus vivace que jamais; oui, en cet instant, je songe à la fille de Karson, que d'inférieurs bandits ont emporté dans l'ombre encore plus menaçante des forêts hindoues, vers des repaires mystérieux et horribles.

Et il me semble que je suis là-bas.

Il me semble que mes yeux, à force de fouiller cette nuit, vont y découvrir quelque chose qui nous mettra tout à coup sur la trace de l'effroyable aventure.

Et nous regardons, oui, nous regardons, les yeux exorbités, comme hypnotisés malgré nous.

Et sans nous en rendre compte, nous nous penchons de plus en plus vers cette ombre qui semble attirante.

Nos corps sont déjà plus qu'à demi engagés dans la brèche. Et voilà que, soudain, mon regard devient fixe.

Un cri, involontaire, mais aussitôt retenu, me monte aux lèvres.

Je m'immobilise brusquement, imitant Kips, qui a l'air d'une statue et dont la main droite serre violemment mon poignet.

Et sur tout mon corps perle comme une sueur glacée.

Devant moi, c'est bien toujours la nuit et le silence et, cependant, j'ai la sensation précise, nette, imprévue que, perdu dans ce noir, quelqu'un me regarde.

Qui n'a pas ressenti cela?

C'est étrange et troublant.

On marche dans la rue, dans sa chambre, on se sait seul, et l'on a l'impression soudaine que des yeux sont braqués sur vous, dans votre dos, et cette impression est si forte, si vive, que l'on doit se retourner pour constater qu'en effet il y a bien là quelqu'un qu'on n'a pas entendu venir ou entrer.

On n'en éprouve, habituellement, qu'un peu de surprise. Mais dans ma situation, n'ayant dans le cerveau que la pensée du rapt odieux, que la vision des mystérieuses forêts hindoues, l'impression que je ressens est, je l'avoue, plus forte.

Singulière minute durant laquelle je n'ai pourtant pas l'idée de reculer.

Ce regard que je ne vois pas, mais que je devine, attire le mien.

Je ne fais plus un mouvement, mais mes yeux s'agrandissent encore, s'il est possible.

Autour de nous, aucun bruit, même pas celui que produirait une feuille en tombant.

Le silence, un silence de mort.

Et voilà que, tout à coup, à deux mètres de nous, s'avancant dans notre direction, sans qu'un seul de ses pas décèle sa venue, je vois surgir une ombre humaine, mais bizarre, presque fantastique, et cette ombre se rapproche lentement, mais sûrement, et je comprends qu'elle va nous toucher dans vingt secondes tout au plus. Cet être, qui vient de sortir doucement de la nuit, porte un costume sombre et de coupe singulière, moitié robe et moitié manteau. Il me paraît difforme et d'allure inquiétante. A mesure qu'il avance, je constate que sa tête est énorme en raison de la grosseur de son corps.

Par contre, ses bras sont courts, ses gestes menus, brusques.

Ses mouvements me semblent à la fois mécaniques et grotesques.

Il nous fait des signes.

Mais il nous est impossible d'en comprendre la signification.

Il nous parle aussi, sans doute, car ses lèvres remuent; mais j'ai beau écouter, aucun son ne parvient jusqu'à moi.

Cela a même quelque chose de pénible.

Et il avance toujours.

Alors je me tourne vers Kips, qui, aussi intrigué que moi, regarde venir à nous ce singulier personnage.

Mon impression de gêne s'est encore accentuée; pourtant, l'idée ne me vient toujours pas de reculer.

Nous fixons avec stupeur cet être bizarre, mais non pas avec crainte.

Enfin je vois ses yeux, deux yeux rouges sous un front très haut que couronnent des cheveux blancs et crépus.

Cet être est un albinos.

Et voilà que ses yeux s'attachent sur les miens.

Nous nous regardons.

Il s'arrête et lève vers moi ses bras difformes.

A nouveau je vois remuer ses lèvres.

Et bas, dans un souffle à peine perceptible, un mot, un seul mot parvient à mon oreille.

Curieux conflit dans le comté de Meath

UN grand nombre de communes irlandaises sont en émoi, on s'y marie de moins en moins, et la population menace de diminuer d'inquiétante façon. Dans beaucoup de



La plus jolie fille du district.



En faisant sa lessive lui-même ce célibataire visé par l'ultimatum veut prouver qu'il n'a pas besoin de prendre femme pour s'occuper des soins du ménage.

suivante : soixante-neuf célibataires du pays reçurent un beau matin un ultimatum les mettant en devoir ou de se marier avant trois mois, ou d'avoir à quitter le district.

Mettre le couteau sous la gorge aux gens pour les obliger à prendre femme, voilà bien le plus

Le Mariage obligatoire en Irlande

étrange abus de pouvoir qui se puisse imaginer à notre époque et en Europe.

Les considérations dont s'accompagne cet ultimatum méritent d'être citées.

« Étant donné, déclare notam-



Deux charmantes protestataires.

villages on ne rencontre plus que de vieux ménages et... des célibataires. Depuis plusieurs années déjà, non seulement en Irlande mais en Angleterre, on a jeté le cri d'alarme. Il y a trop de jeunes filles à marier, et, si cela continue, l'avenir de la race sera compromis. Des ligues se sont formées, des journaux de propagande ont été fondés et les suffragettes s'en sont mêlées... ce qui explique jusqu'à un certain point le peu de succès de toutes ces campagnes.

Mais jamais encore on n'avait entendu une protestation du genre de celle qu'une jeune Irlandaise vient d'adresser au *Dunshaughlin District Council*, dans le comté de Meath. Ce qu'on attendait encore moins, c'est la décision que le conseil a cru devoir prendre en réponse à cette protestation.

Miss Bridget Brannagan se plaignait dans sa lettre de ce que le nombre des jeunes filles à marier et des vieilles filles augmentait progressivement dans son district. Ce n'est pas que le pays manquât d'hommes. Il y en avait au contraire beaucoup, des jeunes et des vieux, des riches, des séduisants, des pauvres, quelques-uns à leur aise, mais si différents qu'ils fussent, ils s'entendaient tous sur un point : leur amour du célibat. C'était à désespérer de trouver jamais un époux et de fonder un foyer.

Le conseil fit une enquête qui confirma pleinement les allégations de la jeune fille et il s'arrêta à la curieuse décision



LE MARIAGE OBLIGATOIRE EN IRLANDE

Deux irréductibles expliquant leurs raisons, plutôt mauvaises qu'bonnes, à une candidate au mariage.

ment le conseil du district de *Dunshaughlin*, qu'en général les jeunes filles du pays sont pleines de qualités tant au physique qu'au moral, qu'il existe même parmi elles des beautés réputées; que d'autre part les célibataires visés se trouvent tous dans une situation suffisante pour subvenir aux besoins d'une famille; que l'intérêt et l'avenir du comté sont en jeu, etc., etc.»

Le fait le plus curieux à noter peut-être est qu'aucun de ces braves gens ne s'est révolté contre l'atteinte portée en somme à sa liberté. Personne n'a répondu :

« Avant de vous donner mon avis sur le fond, je proteste contre votre procédé. Je ne sais pas encore si je tiens à me marier ou non, mais je sais fort bien que personne ne m'y obligera. »

C'est évidemment soixante-neuf réponses de ce genre que le conseil municipal d'un bourg de France se fût attirées, s'il lui avait pris la fantaisie de faire marier ses administrés sous peine d'expulsion.

Le conseil de *Dunshaughlin* mettra-t-il sa menace à exécution, si le 15 juin prochain (dernier délai), les célibataires du pays ne se sont pas rendus à ses objurgations?... Inquiétant problème, car il ne peut pas marier les récalcitrants de force et, s'il les expulse, il aura mal rempli son programme.

Drôle de façon, en effet, de repeupler une commune en invitant les habitants à quitter la place!  CYRILLE VALDI.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

000

Au centre de l'Afrique, le colonel Magnien opère contre les Senoussistes. Son avant-garde a été massacrée et l'un de ses officiers, le capitaine Frisch, fait prisonnier par les Musulmans guidés par un Allemand, ancien légionnaire déserteur, Ruchlos, qui se vengeait ainsi de n'avoir pu ravir la petite Ourida, fille du caïd Hellal.

Celle-ci est fiancée au Français Harzel, conducteur d'un aéroplane, et ce sont les deux aéroplanes de la colonne, l'Africain et le Commandant-Lamy, qui viennent de délivrer Frisch dans le repaire de Kara au moment où il allait être supplicié. Ruchlos a été tué. Mais les Français sont menacés par les Senoussistes. Heureusement l'Africain disperse ceux-ci en faisant pleuvoir sur eux une grêle de balles, et il va pouvoir aborder sur la terrasse où les Français, avec Ourida, se sont groupés.

CHAPITRE XIX

AÉROPLANES DANS LA NUIT
(Suite.)

ALLONS ! Harzel, encore un coup d'arrosage sur la cour pour la nettoyer complètement avant de nous poser.

Une dernière fois, l'engin meurtrier fait retentir de son crépitement les échos de la montagne. Les défenseurs de la zaouïa, hébétés, sans direction, ripostent à peine par quelques coups de fusil à l'averse de projectiles.

L'Africain a décrit un élément de courbe vers le village arabe... Müller prépare déjà son départ, tandis que Paul Harzel ne songe qu'à l'atterrissage...

Tout à l'heure, en effet, il faudra prendre la direction du ravin.

L'Africain revient, ralentit et mire comme une alouette au-dessus de la terrasse; puis il s'abaisse et se pose avec la légèreté d'un oiseau.

Mais, qu'est-ce donc?...

Un fantôme a surgi d'entre les morts et s'est jeté sur Ourida qui a poussé un cri :

— Taïeb !

Elle a reconnu un des soupirants qui l'ont demandée à son père et qu'elle a évincés : Taïeb, fils du cadî des Baélé. Il a suivi

le caïd Hellal dans tous ses voyages, depuis les montagnes du Tibesti, avec l'espoir de le fléchir...

Il aimait tant la jeune fille !

Combien il s'était réjoui de sa fuite, qui l'avait soustraite à la convoitise du Cheikh el Qaçi !

Et voilà qu'il la retrouve pactisant avec les Roumis qui massacrent ses frères...

Elle mourra !

Mais Chouchane l'a prévenu; il saisit le jeune Arabe avec son bras gauche et cherche à le percer de sa baïonnette. Taïeb ar-

— Chouchane ! Chouchane !

Hélas ! le fidèle serviteur est allé s'écraser au fond du précipice, comme si le destin eût attendu, pour le rayer du nombre des vivants, qu'il eût accompli toute la tâche à laquelle l'avait voué sa petite maîtresse.

Tout à coup, sous la voûte sombre de la porte d'entrée, un nouveau venu apparaît, baigné dans les rayons lumineux du phare.

C'est un cavalier de haute mine. Sans doute, lorsque l'alarme eût été donnée, ses serviteurs, empressés, incertains, lui ont amené, à tout hasard, sa monture favorite, une jument du Hedjaz, blanche comme la neige.

Le palefroi, caparaçonné et harnaché richement, est entré dans le faisceau éblouissant, comme une bête de légende.

L'homme qui le monte, vieillard à longue barbe blanche, est un Hadji; sa tête est ceinte du turban vert; sous son burnous scintille une veste de velours rouge somptueusement brodée, et son pantalon bouffant s'enfouit dans des bottes couvertes d'arabesques d'or.

Il avance lentement parmi les corps gisants, jusqu'au milieu de la cour...

C'est le caïd Hellal.

A la vue de sa fille, debout sur la terrasse, il dirige vers elle sa main gauche, les doigts largement écartés :

— Sois maudite, « ebenti », ô ma fille, toi qui as quitté le foyer paternel pour aller t'asseoir à celui du Roumi maudit, « Noçrani el menâoul ».

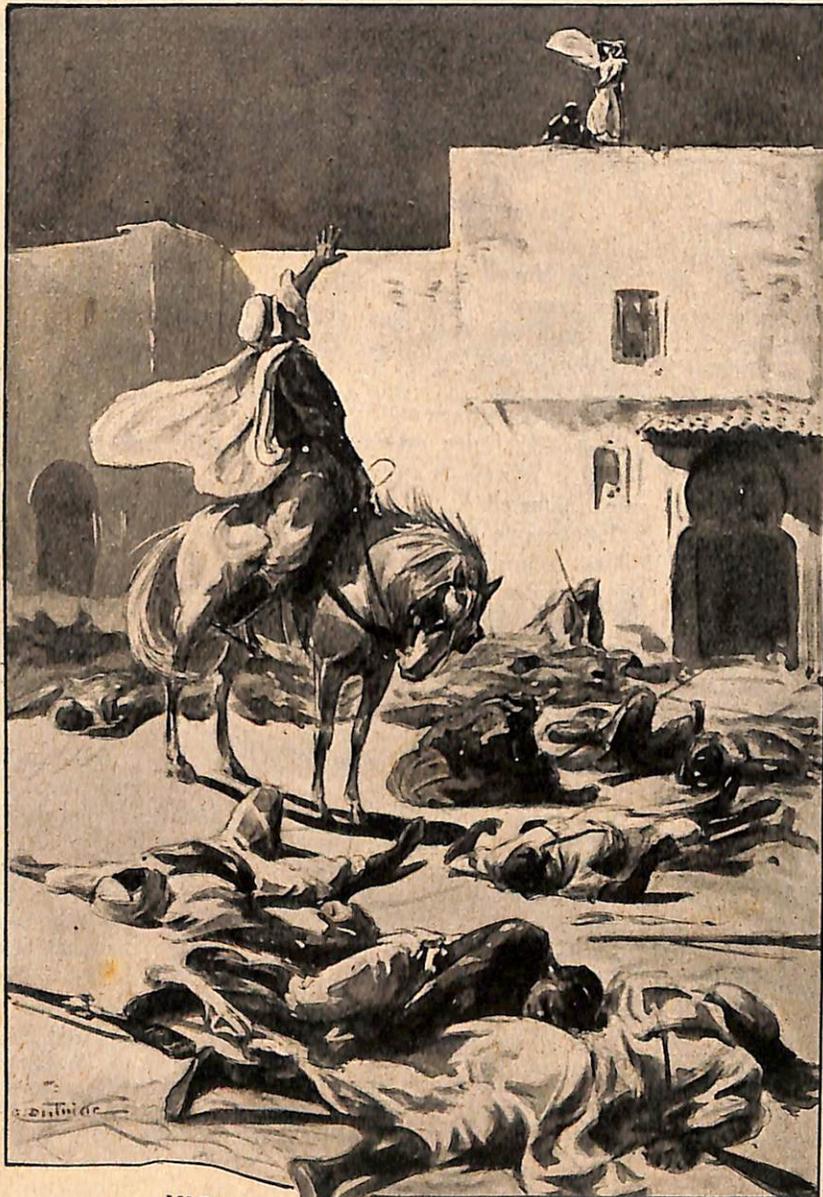
Dans le silence de mort qui s'est fait soudain, sa voix s'élève solennelle et vengeresse.

Les blessés eux-mêmes suspendent leurs plaintes, glacés par cet anathème, auquel le Prophète a donné un caractère divin.

On dirait que la foudre est tombée sur la tête d'Ourida : l'enfant baisse le front, les bras tendus en avant, comme pour rejeter loin d'elle la lourde imprécation; elle recule tremblante, muette, accablée.

Brulard, qui vient d'aider Paul Harzel à déposer Frisch dans la nacelle, aperçoit le vieillard; il empoigne son fusil.

Mais l'officier a deviné le père d'Ourida, à sa malédiction : la mort du caïd élèverait une barrière infranchissable entre lui et celle qu'il aime, et, prompt comme l'éclair,



AU-DESSUS
DU CONTINENT NOIR

— Sois maudite, ma fille, dit le caïd Hellal. (P. 45, col. 3.)

rête le bras prêt à frapper; très vigoureux, il étroit le nègre à son tour, l'inondant du sang que laisse échapper la plaie béante qu'il porte au bas-ventre...

Les deux lutteurs tombent enlacés : Chouchane se dégage enfin; il plonge sa lame dans la gorge de son adversaire; mais celui-ci, rassemblant ses forces défaillantes, se cramponne au seroual du noir, et roule, sans lâcher prise, jusqu'au bord extérieur de la terrasse, entraînant son adversaire.

Ourida lance un appel déchirant... Les deux hommes ont disparu dans l'abîme.

il relève brusquement l'arme dont le coup se perd dans le ciel.

L'apparition du caïd Hellal a rendu aux Snoussia toute leur assurance.

De la terrasse opposée, restée dans l'ombre, des coups de feu partent, précipités; les projectiles pleuvent autour de l'aéroplane.

Paul Harzel, anxieux, saisit Ourida par la main et cherche à l'entraîner vers le monoplane.

Comment se tirera-t-il d'affaire lui-même? Il n'en a cure, ni souci. Plus tard, l'*Africain* reviendra le prendre, ainsi que le sergent...

Maintenant que Frisch est en sûreté, il ne doit plus songer qu'au salut de la jeune fille.

Mais le vieillard jette une fois encore dans l'espace les paroles fatidiques, et, aussitôt, échappant à son ami qui l'entraîne, LA MAUDITE recule, recule, l'œil hagard, comme fascinée, sa légère écharpe flottant au vent...

Elle parvient, ainsi, au bord de la terrasse et tombe en arrière dans l'abîme!

Paul Harzel, stupide de surprise, de douleur et d'effroi, la voit disparaître dans le précipice, au même endroit que Chouchane.

Il se penche sur le gouffre, affolé, frémissant. Va-t-il donc la suivre?

Un appel de Müller le retient :

— L'hélice, Harzel, l'hélice!

L'hélicoptère vient de s'arrêter, et l'*Africain* ne peut s'enlever sans son aide, sur cette terrasse où le vide est à quelques mètres des ailes.

Il faut que l'officier observateur donne un tour de manivelle : il revient, d'un pas d'automate, et s'exécute machinalement...

— Et le phare? rallume-le! Allons, vite, Harzel!

Le jeune homme obéit.

Déjà, sur les indications de Müller, Frisch est installé dans le baquet du milieu : l'*Africain* va prendre son vol.

— Revenez vite me chercher, fait le sergent Brulard : j'ai encore une vingtaine de cartouches; je tiendrai jusque-là.

Le brave garçon n'ignore pas que le monoplane ne peut emporter que trois hommes. Harzel est d'une pâleur terreuse; un tremblement fébrile l'agite tout entier; il subit la fascination de l'abîme et tarde à regagner sa place.

— Embarque! crie Müller.

Mais le jeune officier paraît ne rien entendre : il tourne sur lui-même comme un homme ivre, proférant des mots sans suite, au milieu desquels revient sans cesse le nom d'Ourida; puis, c'est un long sanglot que déchire une toux caverneuse; un filet de sang humecte la commissure de ses lèvres.

— Ourida!

C'est son dernier mot; il tombe les bras en croix!... Une balle libératrice a traversé la pauvre poitrine que déchirait depuis si longtemps l'implacable phthisie.

— Harzel! Paul! s'écrie Müller; tu es blessé?

Les balles font rage; elles emportent des éclats de pierre; elles trouent les ailes de l'aéroplane... il faut partir! Müller se rappelle qu'il a charge d'âmes; il doit mettre le capitaine Frisch en sûreté et sauver l'*Africain*.

Par un sentiment d'abnégation familial aux sous-officiers de carrière dans les troupes coloniales, Brulard n'a pas, une seconde, l'idée de prendre dans le monoplane la place devenue vacante... Le lieutenant Harzel ne vient plus; mais peut-être le pilote se propose-t-il d'emporter son corps pour le soustraire aux profanations et aux mutilations de tous genres...

Et le brave sergent, dans la position du tireur couché pour ne plus offrir comme cible aux Snoussia sa haute silhouette, se remet à tirailler, sans souci des projectiles qui sifflent à ses oreilles et ricochent autour de lui.

— Embarquez, Brulard! jette Müller qui a embrayé l'hélicoptère.

Paul Harzel soulève la tête, ouvre les yeux avec effort; il va parler... un flot de sang jaillit de sa bouche; cependant Müller, penché sur son siège, entend sa voix déjà lointaine.

— Adieu... aux camarades... à toi, ami... au colonel... Dieu est bon... je meurs en soldat... je vais la rejoindre... Prie pour moi... pour elle!...

Tandis que l'aéroplane quitte le sol, le pilote, frémissant d'horreur, voit le moribond reculer à plat ventre jusqu'au bord de la terrasse, comme s'il était attiré par une force invisible... l'irrésistible attraction de la jeune Arabe!

Ses pieds pendent dans le vide; il glisse; l'instinct de la conservation crispe une seconde ses pauvres mains au rebord de la muraille...

Elles s'ouvrent et c'est la fin!...

Un bruit de branches brisées, et, tout au fond de l'abîme, un autre bruit répercuté comme un glas, d'écho en écho...

Des larmes involontaires jaillissent des yeux de Müller; mais il a besoin de toutes ses facultés, de tous ses moyens; il les essuie, les refoule, s'affermir sur son guidon et, embrayant la grande hélice, lance son appareil dans la nuit.

La fusillade a beau redoubler, l'*Africain* est désormais hors d'atteinte...

Pendant quelque temps encore, cependant, ses passagers perçoivent les clameurs qui font retentir les murs de la zaouïa.

Tussaud, de son côté, n'est pas resté inactif; il a recueilli le caporal qui a si opportunément tiré les cartouches éclairantes, et il attend, pour s'ébranler en emmenant ce qui reste de l'expédition, que l'*Africain* passe devant lui, comme il a été convenu, en cas de réussite.

Le Parisien est dans un état de surexcitation bien compréhensible.

Il n'y a pas cinq minutes qu'il a vu s'écraser à ses pieds les corps de Chouchane et d'un inconnu... Que se passe-t-il donc là-haut?

Que sont devenus les camarades?

Il tressaille : il a entendu, au-dessus de sa tête, un bourdonnement d'hélice, ponctué de coups de feu.

— Décidément, songe-t-il, l'aviation coloniale me fait faire un métier peu ordinaire! Ça n'a rien de commun avec les prouesses d'Issy-les-Moulineaux!

Et, le regard perdu dans la nuit, il se sent pénétré d'une admiration profonde pour les héros de ces luttes lointaines, qui meurent obscurément, à des milliers de lieues du pays, pour l'honneur, la gloire et la richesse de la plus grande France.

Un bruit trop connu, celui de la chute d'un corps à quelques pas du biplan, le tire de ses réflexions.

— Bon Dieu! fait-il, qu'est-ce que c'est encore que celui-là? Allez voir, Verdier!... Il ne s'en est pas fallu de trois mètres qu'il tombe sur le gouvernail!... C'est pour le coup que nous étions cloués ici... Eh bien! qu'est-ce que c'est?

— C'est Harzel, articule péniblement Verdier.

— Mort?

— Broyé...

— Ah! non, c'est trop, murmure Tussaud.

Heureusement, un météore passe devant l'entrée du ravin, faisant scintiller à l'éclat de sa lumière les cristaux de quartz des parois... C'est l'éclaireur de l'escadrille des aéroplanes, c'est l'*Africain*... Le *Commandant-Lamy* n'a qu'à suivre!

Oui, mais Tussaud ne laissera pas là le cadavre d'un officier français tué à l'ennemi.

Il se croirait déshonoré s'il ne rapportait pas au camp la dépouille du jeune lieutenant.

Verdier a eu la même pensée.

Aidé du caporal et du dernier tirailleur survivant, il soulève le corps et l'étend en travers de l'aéroplane... Le pauvre Harzel occupe ainsi les deux places du centre; on l'attache soigneusement à l'aide des sangles fixées au dossier des sièges... Quand le *Commandant-Lamy* arrivera au camp, son plan inférieur sera teint du sang généreux de la victime, mais Tussaud conservera pieusement cette parure qui fera de son appareil, déjà filleul d'un héroïque parrain, un symbole éloquent du courage et du sacrifice...

Le lendemain, des Arabes exploraient le lit encaissé de la Source d'Argent, espérant y trouver les restes du roumi : ils avaient l'ordre de rapporter la tête et de précipiter le tronc mutilé dans le grand ravin.

Ils étaient accompagnés dans leurs recherches par quatre serviteurs du caïd Hellal, que le père désespéré avait chargés de remonter le corps d'Ourida.

Toutes les investigations furent infructueuses; on ne releva nulle part aucune trace de la jeune fille.

Le vieillard tomba dans une prostration profonde : des acteurs du drame de la nuit lui avaient appris qu'Ourida avait détourné le coup qu'un roumi lui destinait, et ils avaient ajouté qu'écrasée sous le poids de

la malédiction paternelle elle s'était jetée dans le précipice.

Le caïd pleurait sa fille préférée, l'enfant dont il avait été si fier, dont la beauté était célèbre dans les oasis de Kufra.

L'atavisme maternel avait fait une demi-civilisée de cette créature du désert et son cœur s'était ouvert aux doux aveux d'un Franc... Pouvait-il rester pour elle un juge impitoyable?

A tout prix, il lui rendrait les honneurs funèbres, et il allait, répétant, en se frappant la poitrine, les paroles irréparables par lesquelles il avait condamné sa fille, car il est écrit :

« La malédiction d'un père tue plus sûrement que la lame du cimetière. »

Quand il connut l'insuccès des recherches auxquelles ses serviteurs s'étaient livrés.

Il se fit ensuite conduire au point d'où son enfant s'était précipitée; il se pencha sur le précipice, aperçut des arbres et demanda des cordes.

Puis, se mettant à genoux, il se prosterna trois fois dans la direction du Nord-Est, celle de la Mecque, et embrassa la poussière.

Il prescrivit alors à un géant du Borkou, Yayo, le plus vigoureux de ses esclaves, qui avait vu naître la jeune fille, et l'avait entourée d'une sorte d'idolâtrie, de s'attacher une corde autour des reins : peut-être, Ourida avait-elle été arrêtée dans sa chute par les branches qui sortaient du roc?...

— Va la chercher et ramène-la-moi, Yayo! Aussitôt, le nègre avait commencé de se faire descendre le long de la paroi rocheuse par six hommes robustes, arc-boutés sur leurs jarrets...

Peu après, il demandait, en imprimant plusieurs secousses à la corde, qu'on le remontât, et bientôt il émergeait, tenant la jeune fille dans ses bras...

Elle était d'une blancheur de cire... Le foulard mauve, présent de Mrs. Roos, s'étant dénoué, ses longs cheveux noirs drapaient la tendre victime comme le voile sous lequel l'art antique enveloppe l'image de la Nuit...

Ses jambes, fracturées en plusieurs endroits, pendaient inertes.

Elle respirait encore...

Pendant qu'on la transportait dans la chambre de son père, le caïd faisait mander en toute hâte le plus habile des « tobba », le médecin de Cheikh el Qaçi.

— Je te donnerai cent chameaux et mille pièces d'or, dit-il, si tu la sauves. Et si toute ta science ne peut lui rendre la vie dis-le-moi : j'enverrai chercher au camp français un médecin roumi... Je veux rallumer la flamme de ses yeux!

Le « tebib » secoua la tête : ni lui, ni un Roumi, ni personne, ne pourrait rendre la vie à ce pauvre corps brisé; mais, en faisant absorber à Ourida un réactif énergique, il lui ferait reprendre, pendant quelque temps, connaissance.

— Fais vite, alors, ordonna le caïd. J'ai sur le cœur un poids qui m'écrase.

Lorsque les yeux de la jeune fille s'entr'ouvrirent, ils rencontrèrent ceux de son père remplis de grosses larmes...

— O père, père!

— Qu'Allah me pardonne, Ourida, âme de mon âme! Qu'il détourne de ta tête adorée l'effet des paroles sacrilèges que j'ai prononcées! Ton père te pardonne, mon enfant bien-aimée, pardonne-lui!...

— O père, merci, merci! Je ne souffre plus, vois, je suis bien vivante!

— Que veux-tu? Que puis-je faire pour ton bonheur? Tu es ma joie, ma vie!

Le front de la jeune fille s'obscurcit et une légère rougeur colora ses joues.

— Mon ami, le maître du grand oiseau, où est-il? dit-elle.

Le vieillard resta muet.

— Il est mort! murmura-t-elle.

Et comme le caïd baissait la tête :

— Alors, fit-elle avec effort... je voudrais le retrouver. Ma mère m'a dit autrefois que les chrétiens sont réunis dans une autre vie, comme les fidèles croyants... Je voudrais... je voudrais...

— Parle, Ourida, répondit le caïd, hésitant; tout ce que tu voudras, je le ferai par amour pour toi.

— Eh bien! il faut me verser de l'eau sur le front pour me faire chrétienne comme lui : il faut aussi dire certaines paroles; mais, les connais-tu ces paroles, pauvre père?

— Notre Seigneur Mohammed me les dictera, dit le vieillard.

Il fit couler à la racine des cheveux de l'enfant quelques gouttes d'eau, en murmurant :

— Pardonne-moi, ô Maître! J'aime ce trésor charmant plus que ma vie... Je la fais chrétienne; que le châtement retombe sur moi seul.

Cette étrange cérémonie terminée, les yeux de la jeune fille se fermèrent doucement et son visage rasséréné reprit dans la mort sa beauté souveraine.

Sans doute, sur son âme d'enfant, libérée des entraves terrestres planerait, durant l'éternité, la vision du grand oiseau qui l'avait bercée dans les nuages et rapprochée du ciel, dont les portes venaient de s'ouvrir devant sa radieuse innocence...

Le soir de ce même jour, un coup de canon tonna au Sud de Kara et se répercuta longuement dans la montagne.

Un obus rasa le sommet du minaret, faisant sauter deux des colonnettes qui supportaient son toit recouvert de tuiles vernissées et alla terminer sa trajectoire dans l'Oued, d'où son explosion fit jaillir une haute colonne d'eau : c'était un projectile percutant.

Un second suivit de près, qui éclata au pied du rempart opposé à la Coumâa : le troisième atteignit le corps même du minaret.

La « fourchette » étant ainsi obtenue, il y eut un temps d'arrêt qui prit fin sur une rafale de quatre coups. Les gorges de Kara s'emplirent d'un long mugissement, et quatre projectiles à la mélinite, ceux-là, s'abattirent simultanément sur les terrasses et dans la cour de la « forteresse ».

(A suivre.)

✶ CAPITAINE DANRIT.

(Commandant DRIANT.)

TRÉSORS ENGLOUTIS

Une Épave

qui contient des millions

La mer recèle dans ses profondeurs des trésors incalculables, non pas seulement de ceux-là auxquels faisait allusion le vieillard de la fable en enseignant à ses fils la beauté du travail, mais de véritables trésors en lingots ou en or monnayé, coulés avec les navires qui les transportaient à la suite d'un combat naval ou d'un naufrage.

Bien mal acquis ne profite jamais. Plus d'un pirate des Antilles, plus d'un écumeur de l'Océan qui portait à sa corne l'insigne noir à tête de mort du *Joyeux Roger* s'est englouti dans l'océan avec le butin qu'il avait conquis à la course. Et en envoyant par le fond les gallions espagnols qui transportaient en Europe l'or dérobé cruellement et sauvagement aux Indiens d'Amérique, les flots révoltés ont plus d'une fois joué le rôle de justiciers.

Ah! ces trésors engloutis, comme ils tiennent une large place dans les légendes et les récits fabuleux des marins! Chaque mousse naïf qui s'embarque doit certainement rêver de découvrir un jour la fameuse barrique d'or dont on parle toujours. Eh! après tout, ce n'est pas si extraordinaire. Avec le temps l'épave se disloque. Il se produit des remous. Une barrique à demi remplie d'or et brusquement soulagée remonte à la surface et si vous avez la veine de l'apercevoir...

C'est une veine assez rare, disons-le tout de suite, mais on peut considérer cependant certains trésors engloutis comme exploitables. On connaît la position exacte de plusieurs épaves célèbres. Grâce aux prodiges réalisés par les scaphandriers on peut quelquefois les visiter et en sauver après bien des années le précieux chargement.

C'est ce qui vient de se produire pour une frégate anglaise qui coula voici plus de cent ans à l'entrée du Zuyderzée.

Dans la nuit du 9 octobre 1799, la *Lutine*, une frégate de 32 canons de la marine anglaise, se perdit corps et biens devant les côtes basses de la Hollande. Elle était chargée d'un véritable trésor monnayé évalué à 1,217,000 livres ou 30,425,000 francs. On comprend dès lors que le gouvernement anglais ait cherché à récupérer une somme aussi considérable.

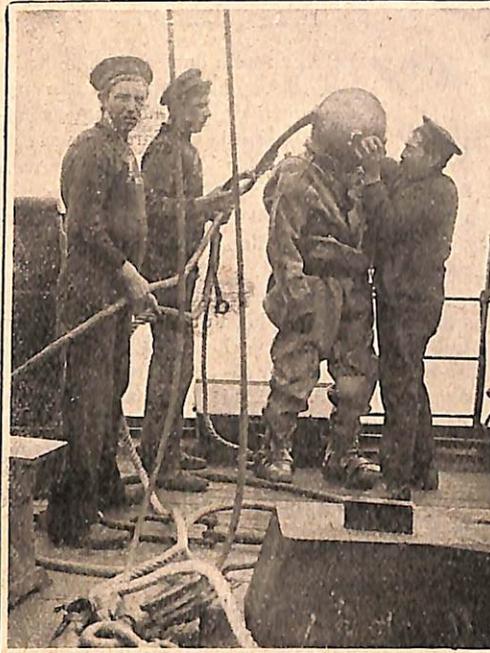
Dès l'année suivante des recherches furent entreprises, mais les moyens dont on pouvait disposer à cette époque étaient bien rudimentaires. Les pièces d'or que l'on parvint à sauver au prix d'efforts inouïs payèrent à peine les frais de l'expédition. Depuis, d'autres tentatives furent faites, plus ou moins heureuses. Il était fort difficile sans scaphandriers d'atteindre une épave recouverte par trente pieds d'eau pour le moins. Toujours est-il que le total des sommes retirées ainsi de la *Lutine* en un siècle ne dépassèrent pas 100,824 livres, soit 2,520,600 francs. C'était déjà coquet, mais pour avoir écumé ainsi le trésor, les sauveteurs n'en désiraient que plus vivement repêcher le reste, d'autant mieux que depuis quelques années l'épave délabrée de la *Lutine* excitait bien des convoitises. Il convenait de se hâter.

On vient donc d'entreprendre méthodiquement le sauvetage des restes du trésor.

Un navire spécial muni de pompes perfectionnées ayant repéré la position exacte du trésor, des scaphandriers sont descendus pour

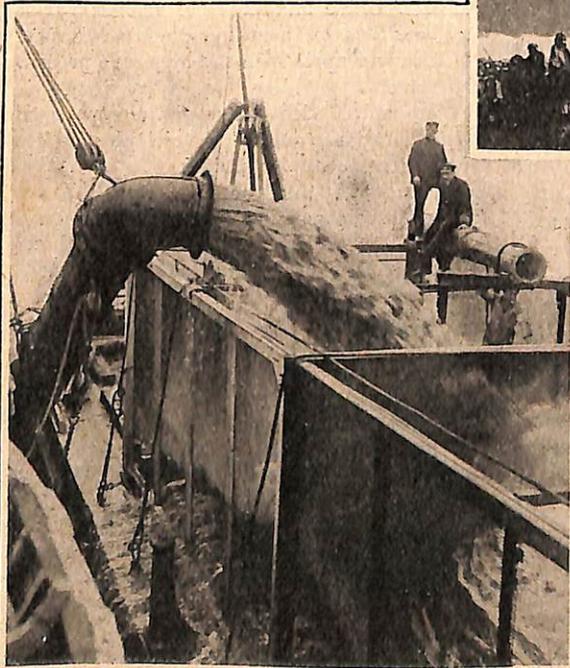
aider à la mise en place de l'énorme tuyau de vingt pouces de diamètre destiné à aspirer avec le sable les pièces d'or tombées de l'épave éventrée et en partie détruite.

Nos photographies font suffisamment com-



La toilette du scaphandrier : on lui attache le casque qui le reliera avec la pompe à air.

prendre la façon dont s'opère ce curieux sauvetage. La pompe, très puissante, aspire avec l'eau une grande quantité de sable et de coquillages qu'elle déverse dans une sorte de grande cage construite en vue de retenir tous les objets ayant la grosseur

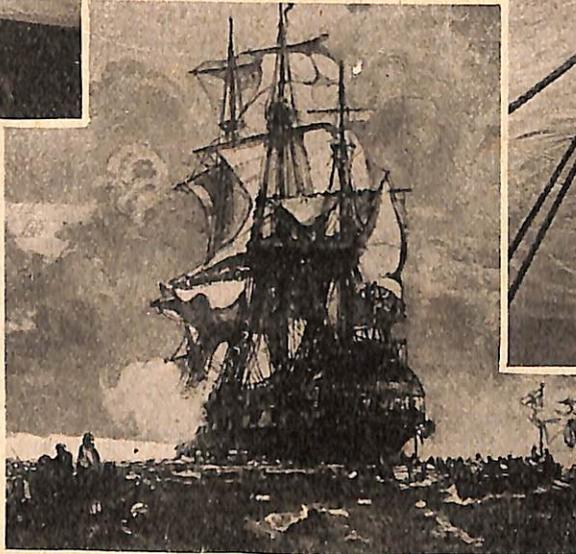


La pompe déverse dans une cage en fer les sables qu'elle vient d'aspirer autour de l'épave.

d'un demi-souverain. Quand on juge que la cage contient une assez grande quantité de gravier et de coquillages, on arrête la pompe. L'eau s'étant écoulée à travers le grillage, des hommes descendent avec des pelles dans la sieve et cherchent les précieuses pièces comme des prospecteurs cherchent des pépites; mais, grâce aux scaphandriers, le travail peut se pratiquer dans des conditions relativement faciles.



L'ajustage du tuyau de la pompe aspirante.



La « Lutine », frégate de la marine anglaise qui coula avec sa cargaison le 9 octobre 1799.

Ces opérations ne se font pas toujours dans d'aussi bonnes conditions; récemment, pour retirer de l'épave de l'*Océana* coulé en mars dernier les 18,750,000 francs engloutis, les scaphandriers devaient d'abord descendre par la grande écoutille, puis se frayer un chemin à travers les obstacles et prendre une seconde écoutille qui les conduisait au pont principal.

Arrivés à ce point, il leur fallait pénétrer dans une salle, prendre une clef enfermée



L'équipage assistant à la descente des scaphandriers.

dans un tiroir qui devait ouvrir une caisse secrète contenant la clef du coffre où se trouvait enfermée le trésor. On juge des dangers que ces braves ont couru!

TIERRICK D'YS.



UNE ÉPAVE QUI CONTIENT DES MILLIONS

Quand la pompe sera arrêtée des hommes descendront avec des pelles pour chercher les précieuses pièces d'or enfouies dans les sables.



LA TERREUR DU CERCOPITHÈQUE

Avec son masque noir et sa barbiche blanche, ce magnifique représentant de la race simiesque, effrayé par l'objectif du photographe, évoque à notre esprit la plus terrifiante figure de diable que l'on puisse imaginer.

Les FAIBLESSES DE MONARQUES Rois sont collectionneurs

Il ne doit exister personne, sous la calotte des cieux, qui n'ait eu au moins une fois dans sa vie l'intention de collectionner quelque chose : timbres, papillons, monnaies ou coquillages. Rarement, ces projets sont poursuivis avec persévérance : la difficulté de se procurer des pièces vraiment rares découragent vite les amateurs.

Certains privilégiés, qui ne reculent pas devant de gros sacrifices ou à qui leur situation élevée attire de nombreux cadeaux, peuvent cependant se constituer d'intéressantes galeries de curiosités. A ce point de vue les souverains sont particulièrement favorisés et presque tous ont la manie des collections.

On sait que Victor-Emmanuel II est un numismate distingué. Vingt-quatre vitrines renferment les nombreuses et très belles pièces qu'il aime regarder à la loupe quand les soucis de la politique étrangère ne l'accaparent pas.

C'est aux papillons que se consacre Ferdinand I^{er}, tsar de Bulgarie. Aucun plaisir ne saurait égaler pour lui celui d'épingler dans ses boîtes de liège à couvercle de verre un « Thais Honoratu » ou autre insecte multicolore et merveilleux.

Le prince de Monaco et le roi de Danemark se passionnent aussi pour l'histoire naturelle. On connaît les belles découvertes faites par le premier dans les profondeurs sous-marines. Le second possède une fort belle collection de coquillages.

Quand il n'était encore que prince de Galles, George V collectionnait dans des albums, tous les articles de journaux le concernant. Est-il besoin de dire qu'une énorme bibliothèque eût été bientôt nécessaire pour contenir toutes ces louanges imprimées...

La reine Maud de Norvège a repris cette idée, mais d'une façon plus amusante. Sous ce titre : *Les choses que nous n'avons pas dites et que nous n'avons pas faites*, elle a réunies anecdotes de fantaisie, les interviews imaginaires, dans lesquelles les journaux de tous les pays la mettent en scène.

La reine Wilhelmine de Hollande ne possède pas seulement dans ses jardins, de splendides collections de fleurs. Elle garde précieusement les poupées qui firent la joie de ses jeunes années. Malgré certains accidents inévitables, il en reste 70 en bon état. Toutes ces poupées portent des costumes hollandais, les cornettes blanches et brodées de Volendam, les curieuses épingles, les casques d'or de la Frise.

Le voisin de la reine Wilhelmine, Albert I^{er} de Belgique, qui est un ingénieur distingué, a la passion des machines. Il a réuni une curieuse collection de moteurs à explosion et d'appareils à télégraphie sans fil. Dans un ordre d'esprit à peu près semblable, le duc de Saxe-Cobourg raffole des navires de guerre. Il en possède un très grand nombre... en miniature et en argent massif. Les types de bateaux les plus connus sont ainsi réunis sous des vitrines.

Guillaume II a la manie de s'exhiber revêtu des uniformes les plus divers. Il collectionne les tenues d'officiers et les habits de chasse. Pourtant l'empereur n'a jamais été l'arbitre des élégances comme le fut son oncle le roi Edouard VII. Le kaiser eut un moment la rage assez commune de collectionner les cartes postales. Les consuls et vice-consuls du monde entier furent mis à contribution, mais l'empereur se lassa vite. L'impératrice garde

précieusement dans des coffrets d'argent des mèches de cheveux soigneusement étiquetées de tous les membres de sa famille. La collection de timbres du roi d'Angleterre est évaluée à deux millions. Celle de Nicolas II vaut bien le double. Terminons en signalant la collection assurément peu banale d'Alphonse XIII. Le roi d'Espagne conserve pieusement les objets qui lui rappellent les attentats dont il a été victime. C'est d'abord une tétine de biberon empoisonnée destinée à le faire périr (déjà) dans son berceau; puis des éclats de bombes, divers objets commémorant l'attentat de Madrid le jour de son mariage, enfin la peau tannée du cheval qui fut tué rue de Rohan en 1905. Souhaitons que cette collection ne s'enrichisse pas davantage.

LÉON MALU.

La Terreur du Cercopithèque

FIGURE DE
DIABLE

Un auteur, peut-être plus imaginaire qu'exact, a raconté jadis l'histoire de cette bonne vieille insulaire bretonne, qui, sortant un jour de son île natale, poussa des cris de terreur lorsqu'elle aborda le continent, parce qu'elle voyait la croix de Notre-Seigneur se mettre en mouvement, et le diable lui apparaître : cette croix mobile était un moulin à vent, et ce diable une vache noire et haut cornue!

La fantaisie de cette légende trouve son excuse et sa raison d'être dans la crédulité, vraiment « innocente », de ces races encore primitives, et si notre illenné, au lieu de la vache en question, avait rencontré, dans quelque ménagerie du chef-lieu, l'être dont nous donnons ci-contre la photographie grimaçante, son effroi eût été cette fois bien sincère et bien réel.

Pourtant ce « Satan » n'est qu'un simple singe, et, si terrifiant qu'il soit, son expression diabolique provient surtout de ce qu'il est lui-même terrifié... La preuve en est facile à faire : allez dans quelque jardin zoologique, — à notre musée, si vous voulez, — rendez-vous à la singerie, cherchez la cage d'un « cercopithèque diane » (puisque c'est là l'espèce que représente notre figure) et tâchez d'alarmer l'habitant par quelque geste de menace ou, plus simplement, par la « mise en batterie » d'un objectif...

Le résultat ne se fera pas attendre. Vous verrez aussitôt les mêmes mâchoires s'ouvrir, les mêmes sourcils se froncer, les mêmes yeux jeter des flammes, et... vous n'entendrez aucun cri, ce qui est l'expression suprême de la terreur!

L'expérience, du reste, pourrait bien se faire avec bien d'autres représentants de la famille simiesque... Mais il est bien certain que c'est celui-ci, avec son masque noir et sa barbiche blanche, qui offre à notre esprit la ressemblance la plus exacte avec tel « Méphistophélès » qu'il peut nous plaire d'imaginer... A ce point que les savants eux-mêmes ont été frappés de l'analogie, et que certains d'entre eux n'ont pas hésité à donner le nom de « Satan » à une espèce du groupe...

Et, du moment que ces hommes graves et peu enclins aux superstitions établissent des comparaisons entre un inoffensif primate et l'Esprit même du Mal, n'avions-nous pas raison de supposer qu'une pauvre paysanne ignorante, à la vue de cette démoniaque figure, fût capable de s'évanouir d'horreur?

Lucien ZÉVORE.

A LA FRONTIÈRE FRANCO-BELGE

Douaniers et Pacotilleurs

Nous avons publié, en février dernier, un article intitulé « La Chasse aux Contrebandiers » qui nous a valu des détails très curieux, d'un de nos correspondants sur les Douaniers et Pacotilleurs de la frontière franco-belge.

Ayant habité depuis plusieurs années divers points de ce vaste territoire qui s'étend le long du département du Nord et va jusqu'à Givet, dans les Ardennes, notre correspondant est tout à fait autorisé pour faire l'histoire de la contrebande et des moyens employés pour la réprimer. Et comme il n'a jamais fait partie de l'administration des douanes, les renseignements complémentaires qu'il nous adresse sont des plus impartiaux.

Le terme de contrebandier n'est pas un vocable général qui désigne, dans l'usage populaire, tous ceux qui font la fraude. L'importation des marchandises étrangères est tolérée par les douaniers, dans une certaine mesure. En effet, les gens des villages français vont, chaque semaine, en Belgique. Ils y achètent du café pour leur usage personnel. Les douaniers les connaissent; ils savent si leur famille est nombreuse et les laissent passer sous l'influence d'une certaine camaraderie, ou d'une philanthropie que leurs chefs ne leur interdisent point.

Les villageois n'achètent pas seulement en Belgique le café que l'on trouve pour cinquante centimes le demi-kilo; mais encore ils s'y fournissent de pétrole, pour quinze centimes le litre. Quand le prix du pain augmente en France, on permet aussi aux prolétaires d'aller l'acheter en Belgique.

Là où la vigilance et la sévérité des douaniers commence à se manifester d'une manière efficace, c'est contre les contrebandiers qui font profession d'entrer des marchandises prohibées et qui les revendent.

Ceux-là introduisent non seulement les denrées nécessaires à la vie, mais encore du tabac et, ce qui est le plus profitable pour eux, de la poudre de chasse. Quand ces contrebandiers de profession introduisent les marchandises par quantités restreintes, on les appelle des *pacotilleurs*. Les *pacotilleurs* portent généralement la fraude dans des vêtements à doublures. Ils ont aussi des gilets et des vestons bourrés de café, de tabac, de poudre. Les *pacotilleuses* ont aussi de la fraude dans leurs bas, dans des jupes doublées, dans leurs corsets. Elles peuvent interdire aux douaniers de visiter leurs vêtements; mais alors, les douaniers les conduisent, comme des prisonnières, au bureau du receveur de la douane, où il y a toujours une *visiteuse*. Celle-ci fouille la *pacotilleuse*; elle lui prend les marchandises qu'elle porte; et les douaniers maintiennent la contrebandière en état d'arrestation; ou plutôt, ils la conduisent vers la sous-préfecture la plus proche, où il y a un tribunal correctionnel et une prison.

Où encore, le receveur propose une transaction; mais elle est onéreuse pour le délinquant. Ainsi, pour éviter la justice correctionnelle, le *pacotilleur* doit payer dix francs rien que pour une boîte d'allumettes dont il a été trouvé porteur.

Je signale ici que les douaniers *ambulants* sont encore plus terribles que les douaniers sédentaires. On appelle douaniers sédentaires ceux qui habitent les localités limitrophes de la frontière belge et dont la surveillance ne doit s'exercer que sur le territoire de cette localité. Les

1. Voir le n° 793 (2^e Série)

douaniers ambulants vont de village en village, dans un rayon plus étendu, et ils se montrent sans pitié pour les pauvres gens qui introduisent seulement les denrées nécessaires à leur usage personnel.

Le douanier qui a arrêté un pacotilleur lui prend sa fraude. Il doit la déposer chez le brigadier, en règle générale; mais il a droit à une prime sur les marchandises qu'il a saisies.

Chaque matin, vers huit heures, les douaniers se rendent à l'ordre, chez le brigadier. Le soir, ils y retournent, pour connaître leur poste, c'est-à-dire l'endroit où ils doivent passer une partie de la nuit. Ils vont, deux par deux, à partir de six heures du soir, prendre leur faction. Les derniers se rendent à leurs postes, vers neuf heures du soir. Le douanier qui révélerait à un pacotilleur l'endroit du poste, afin que le fraudeur pût se diriger dans la nuit, serait certainement révoqué.

Le règlement prescrit et prescrivait aux douaniers d'avoir des chiens, bien avant que les fraudeurs se servissent de la race canine comme auxiliaire. La raison d'être du chien de douanier n'est donc pas de faire la chasse au chien fraudeur; c'est de flairer, dans la nuit, l'approche des contrebandiers et d'entraîner son maître, dans une course plus rapide, à la poursuite des fraudeurs.

Le chien de douanier est plus méchant, d'une façon générale, que le chien de fraudeur. Aussi, il est interdit aux préposés, c'est-à-dire aux douaniers, de laisser courir leurs chiens en liberté. Ils doivent les tenir à la chaîne. Et si, durant la nuit, par exemple, ils se mettent à courir après un contrebandier, ils ne peuvent aucunement laisser libre carrière à leurs chiens. Supposez que, cédant à un mouvement de colère, ils leur permettent de s'élaner après lui, et de l'arrêter, le fraudeur, mordu par un chien de douanier, peut parfaitement porter plainte contre le préposé en police correctionnelle. Et le douanier est condamné. Souvent, la révocation s'ensuit.

Les fraudeurs, eux aussi, se servent de chiens; mais l'usage de ces animaux a été postérieur à celui qu'en ont fait et qu'en font les douaniers, auxquels le règlement impose des chiens pour les motifs que j'ai précédemment expliqués. Voici comment les chiens contrebandiers portent la pacotille. On adapte un sac plat autour de leurs flancs ou de leur cou. Ce sac renferme du café ou du tabac étendu en couche. Il est retenu autour du chien par une ou plusieurs courroies de cuir.

Le chien est conduit par son maître sur le territoire belge. Là, on le charge, comme je viens de le décrire; et la bête, sur l'ordre de son maître, file immédiatement, et comme une flèche, vers la terre française et vers la maison où est son gîte. Il traverse ruisseaux, prairies, haies grosses d'épines, forêts, et très souvent il arrive sain et sauf.

Le chien contrebandier est, il faut l'avouer, plus sociable et plus intelligent que le chien de douanier. Jamais il ne se jettera, par férocité d'humeur, sur un passant inoffensif. Il suit son chemin, uniquement soucieux d'atteindre le but proposé à son courage et à son dévouement.

La vie précaire du chien contrebandier se termine souvent par un drame sanglant, dont j'ai été le témoin oculaire et auriculaire, et qui m'a, je l'avoue, arraché des larmes.

Lorsqu'un chien contrebandier est flairé par les chiens douaniers et aperçu par leurs maîtres, hommes et bêtes se lancent à la poursuite du pauvre quadrupède. Les préposés tirent en l'air des coups de revolver, qui servent de signal à leurs collègues. Ceux-ci accourent, et, parfois, le chien fraudeur se trouve cerné, au

coin d'un pré, dans l'angle de deux haies. Il voit que la fuite lui est impossible. Il s'arrête, il aboie pour appeler son maître, ou pour lui dire, — qui sait la pensée d'un chien? — qu'il est perdu.

Les douaniers, s'armant de leurs baïonnettes, s'avancent contre l'ennemi innocent; le plus agile le transperce de sa baïonnette; mais le chien courageux reste debout. Un autre douanier veut imiter l'ardeur de son collègue; à son tour, il pique le pauvre délinquant. Le chien hurle, il pleure, il tombe, il gémit, il agonise. Et, phénomène bizarre et profond, tandis que les hommes gardent toute leur colère, les chiens de douaniers, voyant mourir l'autre, cessent d'aboyer. Leur fureur se tait; ils s'arrêtent pensifs, comme si, en eux, quelque obscure conscience leur reprochait d'être complices d'un crime.

Souvent, durant la nuit, j'ai entendu les appels derniers d'un malheureux chien, que l'on poignardait ainsi. Je vous assure que je n'ai pu m'empêcher de frémir, car l'on sent que, dans les ténèbres, parmi le silence des choses, c'est tout de même la douleur qui supplie, la détresse qui appelle, suivie de la mort qui passe, quoiqu'il s'agisse seulement d'un chien!...

Une nuit, un malheureux chien est venu se réfugier contre la porte de ma maison. Il priait, lamentablement, qu'on lui ouvrît. Au même instant, la baïonnette d'un douanier transperça le chien et s'enfonça dans la porte. Une personne de ma famille, de frayeur, tomba en syncope. Je portai plainte; et les autorités compétentes mirent quelque frein à l'impétuosité des braves préposés.

Ma porte garde la trace de la blessure; je le voulais ainsi!

Quand l'œuvre de représailles est accomplie, les douaniers prennent les marchandises et coupent une patte au chien tué. Ils présentent le trophée à leurs chefs; ils reçoivent une prime pour cette victoire sanglante. Mais, pour éviter toute supercherie, et afin qu'il n'y ait qu'une seule prime pour chaque chien tué, les chefs exigent la patte droite de devant et ne paient que pour celle-là.

Il y a aussi la contrebande à cheval, qui se fait surtout la nuit, au pays des plaines, vers Armentières et Roubaix. Pour arrêter les chevaux, parfois les douaniers tendent des cordes en travers d'une route, et les chevaux s'abattent. Mais c'est hasardeux. Car si quelque équipage inoffensif passe et se détruit, les douaniers sont responsables. Ils regardent donc à deux fois pour tendre ce piège.

Vous parlerai-je des contrebandiers fantaisistes? J'ai connu un gros bourgeois qui, un jour, était venu s'installer, en petit rentier, dans un village voisin de la frontière belge. Ses rentes semblaient grossir avec le temps; on croyait qu'il faisait maints héritages. Un jour, il eut la confiance de dire, en montrant sa canne: « Voici un bâton qui vaut une fortune! »

Comme il allait, trois fois par semaine, se promener en Belgique, les douaniers, mis en éveil par ce propos inconsidéré, le questionnèrent; ils tournèrent et retournèrent sa canne. Enfin, ils découvrirent qu'elle était creuse. Depuis vingt ans, dans ses promenades trihebdomadaires, le bonhomme avait introduit, par petites quantités chaque fois, des milliers de livres de poudre. Je l'ai connu.

Que si l'on remontait aux contrebandiers romantiques de temps de Louis-Philippe, quelles belles histoires vraies on recueillerait!

Un jour, dans la ville de Bergues, un contrebandier célèbre paria avec le lieutenant de

douane qu'il entrerait dans la vieille cité avec un gros chargement de fraude et que les douaniers présenteraient les armes sur son passage. Le contrebandier dit: « C'est pour demain! »

Or, dans un village voisin, le curé était malade et ne pouvait vaquer à son ministère.

Le lendemain, venant de ce village, un convoi funèbre apparut sur la route d'Hondschoote, et entra dans Bergues. Les chantres psalmodiaient, les porteurs de la civière où reposait le cercueil suaient à grosses gouttes, et M. le curé lisait son bréviaire. En ce temps-là, toute force armée présentait les armes pour un convoi funèbre qui passait. Les douaniers se rangèrent près de la porte et présentèrent les armes.

Or, le curé était le chef contrebandier; les chantres, le bedeau, les enfants de chœur, les suivants avaient tous les poches pleines de fraude, et le cercueil était bourré de contrebande.

Je n'ai pas besoin d'expliquer qu'en droit canonique comme en droit administratif, cette cérémonie devait paraître invraisemblable. Mais les bons douaniers de ce temps-là, pas plus que ceux d'aujourd'hui, se sont tenus d'être docteurs.

JEAN-PAUL LECLÈRE.

DANS L'ARCHIPEL
DE
Les Verriers
de Venise
MURANO

On travaille plutôt le verre, à Venise, qu'on ne le fabrique. Presque tout le verre orné est préparé dans une localité de la lagune, toute proche: Murano.

Archipel sévère et bistré, couvert d'usines, dont la fumée a encrassé les murs, et obscurci les tons chauds de la brique. Il faut se débarrasser des guides obsédants qui veulent vous emmener à toute force dans quelque grande fabrique modern-style installée tout récemment à la française, et dénicher, le long des canaux aux quais souillés de charbon, une vieille verrerie antique, où les chefs-d'œuvre de grâce et de coloris léger se préparent comme au temps des doges, sous de basses voûtes enfumées.

Le fournil est ouvert à tout venant. Près de l'entrée, une madone, dans une niche enguirlandée de branchages et accrochée au mur, préside au rude travail des ouvriers. Le four profond ouvre sur deux parois sa gueule béante et rouge où fond la pâte vitreuse. Deminus, calmes, avec des gestes précis et méthodiques, les verriers cueillent au bout de la canne les morceaux en fusion, incandescents, qui violent à l'air, s'éteignent lentement; ils les soufflent sans effort, les incurvent en les appuyant au sol, les tournent d'un moulinet rapide, les coupent à point nommé avec de longues pinces. L'objet ébauché retourne au feu pour subir une autre cuisson qui modifiera son coloris; nouvel apprêt pour étirer et denteler les bords et achever la forme: et après deux ou trois retouches et autant de contacts avec le foyer, la jolie tulipe rose et transparente, sortie svelte et légère des rudes mains calleuses, va, après un dernier signolage, resplendir aux étalages brillants des *Procuratie*.

Travail pénible sans doute, mais qui ne donne point l'impression de la fatigue et de l'effort. Ce n'est pas l'époumonnement harassant des souffleurs de bouteilles aux joues concaves. Les verriers de Murano sembleraient

travailler en se jouant, n'étaient leur attention soutenue et la sûreté de leurs gestes. On sent que, malgré la rudesse du cadre, ce sont des ouvriers d'art conscients de leur valeur, épris de leur métier et soucieux de leur travail : ce ne sont pas des tâcherons n'aspirant qu'à la besogne faite. Les conditions hygiéniques ne sont pas mauvaises : la température est supportable, même à peu de distance du four, et les figures respirent la santé.

Les services de l'art des verriers étaient encore plus appréciés sous l'ancienne république de Venise, où l'on entendait garder avec une jalousie féroce le secret des industries locales pour en conserver le monopole. La prescription suivante, qui fut en vigueur jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, est un échantillon de la « manière » en honneur dans la cité des doges :

« Si quelque ouvrier ou artiste transporte son art en pays étranger, au détriment de la République, il lui sera envoyé l'ordre de revenir; s'il n'obéit pas, on mettra en prison les personnes qui lui appartiennent de plus près, afin de le déterminer à l'obéissance par l'intérêt qu'il leur porte; s'il revient, le passé lui sera pardonné et on lui procurera un établissement à Venise; si, malgré l'emprisonnement de ses parents, il s'obstine à vouloir demeurer chez l'étranger, on chargera quelque émissaire de le tuer et, après sa mort, ses parents seront mis en liberté. »

On ignorait même à l'étranger où travaillaient les verriers et l'on croyait communément que c'était dans un quartier de Venise. Il fallut toute l'astuce de Colbert, qui voulait doter la France d'une grande fabrique de glaces, pour faire découvrir par un émissaire secret les ateliers de Murano, et faire débaucher à prix d'or quatre ouvriers qui prirent le chemin de Paris. L'ambassadeur de Venise près du Grand Roi essaya de jouer de finesse avec Colbert, mais celui-ci réussit encore à faire venir les femmes des ouvriers. Les Inquisiteurs, dès lors, n'hésitèrent plus à employer le grand moyen, celui du sicaire légal : deux verriers émigrés à Paris moururent coup sur coup dans des circonstances mystérieuses. Les autres, pris de peur, comprirent l'avertissement et rentrèrent dans leur patrie, à la faveur d'un sauf-conduit. Mais on n'avait plus besoin d'eux en France : ils avaient eu le temps de livrer leurs secrets et de former des élèves. L'industrie des glaces — bientôt transférée à Saint-Gobain — était fondée.

Aujourd'hui les verreries sont accessibles à tous les visiteurs et les ouvriers de Murano, en songeant à leurs ancêtres, doivent être heureux de ne plus vivre sous un régime de terreur qui, sous le nom de république, avait instauré la pire tyrannie.  ALBERT DAUZAT.

Les Derniers Vestiges d'un Temps héroïque Au Canada français

CE qui frappe le plus quand on débarque au

des enseignes rédigées en français, en français qui étonne souvent, il est vrai, car il retarde considérablement sur le nôtre, mais l'impression n'en est que plus forte.

Les souvenirs ne manquent pas là-bas de la grande époque héroïque. A Québec, la statue de Champlain, fondateur de la ville et ancien gouverneur du Canada, domine un paysage admirable et l'on sait que tout récemment une mission française dont faisaient partie M. Gabriel Haudouard et René Bazin s'est rendue en Amérique pour assister à l'inauguration d'un autre monument élevé à la mémoire de Champlain sur la frontière du Canada et des Etats-Unis.

Les deux photographies que nous publions aujourd'hui évoquent des souvenirs plus poignants, ceux de la grande insurrection de 1837.

Certes, les deux races ennemies obligées de vivre côte à côte sont venues aux mains plus d'une fois et les années 1870 et 1885 virent naître des révoltes sanglantes qu'aggravait encore le conflit des religions, mais le soulèvement de 1837 fut pour ceux qui voulaient secouer le joug anglais une occasion de rivaliser en héroïsme et en bravoure.

Voici un vieux four en briques et en pierres qui semble bien banal à première vue.

C'est celui dans lequel les patriotes faisaient cuire leur pain entre deux attaques.

Construit il y a un siècle environ, à Sainte-Hélène, sur les bords de la rivière Sainte-Rose, il appartenait à un cultivateur français qui prit une part très active à la révolte de 1837. Dans sa ferme, une poignée de partisans soutint un long siège contre les Anglais et ne fut vaincue que par le nombre.

C'est aujourd'hui un lieu de pèlerinage pour les voyageurs et les gens du pays le préservent jalousement des atteintes du temps.

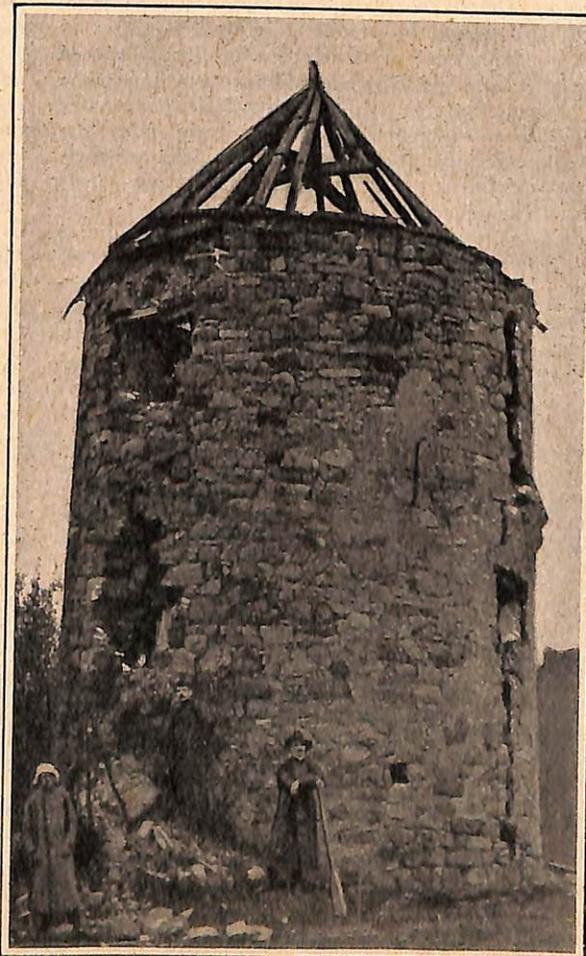
La seconde photographie représente un moulin en ruines situé à une courte distance de ce four. Il abrita, lui aussi, les révoltés. Ceux-ci avaient creusé alentour un grand nombre de *rifle pits*, sorte de tranchées où ils se tenait à l'affût. Et pendant que les sentinelles veillaient, tapies dans leurs trous, les autres fabriquaient des balles dans le moulin.

Aujourd'hui les Canadiens sont plus pacifiques et s'ils n'oublient pas la France, du moins vivent-ils en meilleurs termes avec les Anglais. Et lorsqu'en 1900, beaucoup d'entre eux servirent au Transvaal sous le drapeau de Sa Majesté, ils durent apprendre avec émotion que dans les rangs des patriotes qu'ils combattaient, se trouvaient pas mal de Français... comme toujours.

 MARIN BEAUGÉARD.



Un vieux four à pain, construit il y a cent ans, sur les bords de la rivière Sainte-Rose. En 1837 les patriotes de Sainte-Thérèse y firent cuire leur pain entre deux attaques.



AU CANADA FRANÇAIS

Dans ce moulin, voisin du four à pain, les Français, lors de la révolte, préparaient des balles dans un creuset rudimentaire.

DU HAVRE AU PAYS DES BONIS
Les Aventures
 de "Propre-à-Rien"
 par
Jules LERMINA
 PREMIÈRE PARTIE
La Révélation.

Propre-à-rien (Jacques Leverdier) est un jeune apprenti de quinze ans qui travaille au Havre chez M. Valard, ébéniste. Son enfance a été douloureuse, il a à peine connu sa mère. Il vient d'apprendre enfin qui était son père : condamné à mort pour assassinat, il a été gracié et il est au bagne ! Jacques est convaincu qu'il est innocent, son devoir est tracé : faire rendre justice à son père.

Une enquête à Limay où son père aurait assassiné un marchand de bois, Lavalette, a fortifié sa conviction, car son père a nié jusqu'au bout. Le voici maintenant abandonné sur les quais du Havre où de bons matelots l'assistent, notamment le père La Sardine qui a son fils au bagne, lui aussi. Tout de suite ils sympathisent. Jacques affirme à nouveau l'innocence de son père.

Chapitre VII
Où Jacques débauche
La Sardine. (Suite.)

Ler il est au bagne !
 — Depuis plus de dix ans
 — Ah ! le malheureux !... Moi qui plains tant mon fieu... qui, lui, tout au moins, a été pris dans une mauvaise bagarre... Dis-moi tout... Innocent ! on peut donc être au bagne et être tout à fait innocent... !
 — Oui... »

Et avec une volubilité qui prouvait une incroyable présence de mémoire, Jacques raconta l'affaire de Limay, refaisant l'instruction d'après les pièces du procès, accumulant les arguments, combattant les témoignages... Lambremer écoutait, la tête baissée, un peu perdu dans tous ces détails.

Jacques s'en aperçut :
 « Excusez-moi de vous dire tant et tant de choses... mais c'est pour moi en même temps que pour vous que je parle... mes idées s'éclaircissent pendant que je les expose... oui, oui, cent fois oui, mon père est innocent !

— Mais comment a-t-il été condamné ?
 — Est-ce que je sais, moi !... est-ce que je peux démêler en tout cela l'intrigue, l'abominable complot dont le malheureux a été victime?... Il a payé à la place d'un autre... d'un autre, le véritable assassin !...
 — Tu le connais ?... »

Jacques eut un sursaut violent et saisissant le couteau qui traînait sur la table :

« Si je le connaissais, il serait déjà mort ! »
 Lambremer posa sa main sur celle qui tenait le couteau.

« Et ce serait toi qui irais au bagne... ça, je ne le veux pas ! Empêche-moi de boire... moi, je t'empêcherai de tuer !... Vois-tu, mon gars, j'ai eu envie comme toi d'aller

« Je veux aller à Cayenne... »

— Hein ?

— Je veux aller l'interroger moi-même... il a crié qu'il était innocent, je veux qu'il me le répète... et alors, oh ! comme je le vengerai !... »

La Sardine s'était tassé sur son siège, réfléchissant :

« Aller à Cayenne, gronda-t-il, après tout, c'est une idée !... »

« J'y avais bien pensé moi-même... mais je suis trop flème... tandis que ce petit-là, c'est ardent... c'est vigoureux !... »

— Je suis prêt à tout, dit Jacques.

— Mais tu n'as jamais navigué...

— Jamais. J'apprendrai, voilà tout !...

— En admettant que tu arrives là-bas, qu'est-ce que tu feras ?

— Je n'en sais rien... mais je ferai mon devoir... »

Encore un silence. Lambremer devenait de plus en plus préoccupé : son front terni se plissait comme un cuir mouillé.

« Aller à Cayenne !... et tu n'as pas d'argent... »

— C'est vrai !...

— Sais-tu ce qu'il y a d'ici à Cayenne ?

— Non.

— Plus de quinze cents lieues...

— Je n'ai jamais voyagé. Je ne sais pas ce que cela veut dire. Mais je veux aller à Cayenne et j'irai...

— Bon ! fit Lambremer. Je vais te dire, en bateau à vapeur, il faut presque un mois pour y arriver...

— Eh bien ! un mois est-ce que ça compte ?

— En bateau à voiles, continuait le marin, trois mois peut-être... si on arrive.

— Le temps n'est rien pour moi, il y a bien dix

ans et plus que mon père souffre...

— Hum ! je vais encore te dire ceci... il n'y a pas de service direct du Havre pour la Guyane française...

— Pourtant, si j'avais beaucoup d'argent et que je veuille y aller, est-ce que je ne pourrais pas...

— Ah ! si... Quand on a de l'argent...

— Alors on peut y aller quand on n'en a pas...

— Il a réponse à tout, le petit gars ! gronda Lambremer. Voyons, voyons !... »

Il posait son doigt sur son front pour en extirper ses souvenirs :

« Je sais qu'on y va : 1^o par Saint-Nazaire en passant par Fort-de-France : 2^o par la Malle hollandaise, avec transbordement à Paramaribo... mais ça te coûterait



LES AVENTURES
 DE « PROPRE-A-RIEN »
 L'homme regarde les tickets, les inconnus, et sans une observation il siffle légèrement. (P. 55, col. 3.)

nettoyer les mauvais témoins qui ont chargé mon fieu... et puis, je me suis dit : « J'aime mieux être libre pour attendre... pour attendre, s'il le faut, jusqu'à ce que je meure. »

— Mais moi, je ne veux pas attendre !...

— Voyons, mon petit, pas de sottises ! Tu m'as l'air de perdre la tête...

— Non, non, j'ai toute ma raison !... Soyez tranquille... avant d'exercer, s'il est juste de le faire, mon rôle de justicier, je veux être sûr... je veux... que mon père me dise, lui, de ses propres lèvres, s'il est innocent ou coupable...

— Mais comment te le dirait-il, puisque tu es ici et qu'il est à Cayenne ? »

Le gars croisa ses deux bras sur sa poitrine et, regardant Lambremer en face :

au bas mot deux ou trois cents francs, dans l'entrepont, sans compter les frais de couchette et de nourriture... et puis, tu ne peux pas arriver là-bas sans un rotin dans ta poche!...

— Je me figure bien que ça n'est pas facile... mais je me suis juré que j'irais à Cayenne et j'irai...

— Tu iras? Tu iras? des phrases!... fit Lambremer avec une feinte colère. A toi tout seul tu n'équiperas pas une flotte, je suppose...

— Non... mais d'abord qu'est-ce qui vous dit que je veux y aller seul?

— Hein? Qu'est-ce que tu dis?... T'as un copain pour le voyage...

— Je serais bien étonné de n'en avoir pas un...

— Qui donc? Dis donc un peu, diable de crapaud, pour voir?...

— Qui?... mais, vous, père Lambremer. »
« Moi! moi!... Est-ce que tu es fou?... une vieille baderne comme moi?...

— Vous qui êtes solide, courageux... et qui avez envie d'embrasser votre feu!... oui, nous irons ensemble là-bas, contre tout, contre tous, sans argent, c'est moi qui vous le dis... »

Il s'était levé et il avait pris le vieux par les deux épaules :

« Vous viendrez là-bas, parce que vous êtes un brave homme... parce que vous aimez votre feu... et aussi parce que je vous le demande... »

Lambremer prit dans ses mains la tête de Jacques et, l'embrassant sur les cheveux :

« Ah! sacré Propre-à-rien d'enjôleur! cria-t-il. C'est de la folie... mais il me semble que ta voix est celle de mon Georges qui m'appelle, qui me crie : Père! Père! viens donc!... Eh bien, c'est dit, petit, je t'accompagne.

— Ah! je savais bien, moi!... »

Il y eut un silence, gros de préoccupations.

« Voyons, dit Lambremer, raisonnons. C'est bien tôt dit, allons à Cayenne... si tu crois que ça se manigance comme ça. D'abord, en admettant, ce qui paraît impossible, que nous arrivions à débarquer là-bas, tu ne sais pas, toi, ce que c'est que de pénétrer dans ce pays-là ou tout n'est que police et garde-chiourme... à peine le pied sur la terre, on nous fichera dedans tout simplement... »

— Pourquoi? Est-ce que nous aurons commis un crime quelconque?

— Hé non! parce que nous serons sans argent, mal fichus, et qu'on croira que nous venons chambarder la colonie...

— Eh bien! nous ne sommes pas forcés d'entrer comme tout le monde... »

La Sardine regarda Jacques. Décidément le petit lui allait de plus en plus. En voilà un au moins qui n'avait pas la flème : et le vieux marin sentait peu à peu se réchauffer en lui les vieilles ardeurs couvant sous la cendre des années et du désespoir.

« Allons, mon petit, répondit la Sardine, allons faire un tour de sommeil... et puis demain, il fera jour... et je te le dis, mon

gars! Nom de chien! nous irons à Cayenne, ou nous crèverons!

« Tu es prêt à tout, pas vrai?

— Oui.

— Tu n'as pas peur de la mort?...

— Certes, non!...

— Eh bien, viens avec moi... je connais un endroit où peut-être bien nous trouverons notre affaire... dame, tu sais, si nous y laissons notre peau, nous ne réclamerons rien à personne! »

Chapitre VIII

Au diable va!

Dans le quartier Saint-François, au coin d'une ruelle d'aspect assez rébarbatif, une maison noire se dressait, en briques couleur de suie.

Une porte étroite se dressait au sommet d'un perron, formé de marches branlantes : et sur le panneau, on voyait une plaque, qui avait peut-être été de cuivre, pour n'être plus maintenant que de crasse, et sur laquelle on pouvait déchiffrer — non sans difficulté — ce mot suggestif :

« Étude. »

Quoi! un notaire, un avoué, un greffier s'était terré — officier ministériel — en ce coin peu attirant!

En tous cas, le personnage qui s'abritait là ne devait pas compter parmi sa clientèle les richards de la ville : car, outre qu'ils étaient rares, les visiteurs étaient d'ordinaire hâves, dépenaillés et généralement, avant de frapper à la porte regardaient, autour d'eux, comme s'ils craignaient d'être poursuivis.

Que si on interrogeait les voisins pour savoir le fin mot de l'énigme, on vous répondait très simplement :

« Eh! c'est le bureau de M. Thomas... »

Qui? M. Thomas? Quoi? Qu'est-ce qu'il fait?

Pour toute réplique, alors, c'était un mouvement d'épaule, appuyé d'un clignement d'yeux. M. Thomas! Cela disait tout! On savait bien!...

En vérité, une agence d'affaires louches, une officine de tripotages maritimes, on n'en savait pas plus, sauf les intéressés qui ne venaient chez lui qu'à bon escient. Il est vrai qu'il passait pour usurier et prêteur à la petite semaine, ce qui expliquait bien des choses.

Or, ce soir-là, à la tombée de la nuit, la Sardine, seul, grimpa d'un seul élan les marches du perron et frappa à la porte, au-dessous de la plaque, d'un heurt significatif et sans doute convenu.

La porte s'ouvrit et le vieux marin se trouva dans une pièce basse, de triste apparence où, devant une table mal éclairée par une lampe qui fumait, M. Thomas mangeait à la spartiate une sorte de brouet de poisson.

« Bonjour, monsieur Thomas, dit l'arrivant.

— Ah! c'est toi, la Sardine? Il y a longtemps que je ne t'ai vu... qu'est-ce que tu me veux?...

M. Thomas était un petit homme, cha-

fouin, dont les cheveux et le front disparaissaient sous une calotte noire.

La Sardine était quelque peu impressionné par la dignité du personnage.

« Ce que je veux? Ah! voilà!... je viens vous demander un conseil... »

— Ha! ha! c'est de la petite monnaie... j'en suis prodigue avec les amis... et toi, vieux loup, je te connais depuis longtemps... Tu n'as toujours pas fait fortune?

— Pas de danger!... c'est pourquoi je vous le dis tout net, je voudrais me remettre à naviguer...

— Toi!... mais, mon vieux, tu n'as plus l'âge...

— On croit ça... je suis encore solide et bon à rouler... et puis je le veux, ça répond à tout...

— Pas un capitaine ne te prendra sur son navire...

— A moins que vous ne vous chargiez de mon affaire... vous connaissez des tas de gens... vous savez un tas d'affaires... il n'est pas possible que vous ne trouviez pas à causer quelque part... faites ça pour moi... »

M. Thomas s'était renversé sur sa chaise et, examinant le vieux de son œil finaud : « Tu as donc une raison pour vouloir quitter le Havre?...

— Peut-être bien...

— Et sans passer par les bureaux...

— Je ne dis pas le contraire...

— Et où veux-tu aller?...

— Oh! pour ça, ça m'est égal... pour tant s'il y avait quelque chose de l'autre côté de la grande tasse, dans l'Amérique du Nord... ou du Sud!... »

Il y eut un silence. M. Thomas réfléchissait :

« L'Amérique du Sud? fit-il. Le Brésil... les Guyanes... »

— Ah! justement les Guyanes, ça ferait tout à fait mon affaire...

— Tiens! tiens! » laissa échapper M. Thomas.

Mais reprenant aussitôt son ton indifférent :

« J'ai beau chercher... je ne vois rien dans ce genre-là... »

La Sardine, qui avait repris tout son aplomb, se leva en posant ses mains sur la table, il se pencha vers M. Thomas :

« C'est bien vrai, ce mensonge-là?...

— Hein? Tu dis... »

— Pourquoi donc alors le capitaine du brick hollandais qui est à l'ancre, en vue de la Hève, vous a-t-il chargé de lui trouver des hommes de bonne volonté?...

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, bredouilla M. Thomas. Je ne connais aucun capitaine hollandais.

— Ho! Hollandais, Suédois, Danois... ou tout simplement Alboche, ça me touche pas... quant au fond de la chose, il n'y a pas d'erreur... et si vous voulez des détails, en voilà... en trôlant dans un cabaret, aujourd'hui, j'ai entendu... c'étaient des matelots de l'*Etoile-d'Or*, c'est le nom du bateau, qui racontaient comme quoi on leur avait cherché une mauvaise querelle, et on les avait débarqués, avec indemnité, s'entend... d'ailleurs c'était sans regret qu'ils avaient lâché

le patelin... parce que, disaient-ils, il se passait sur le bateau des miemaes qui ne leur plaisaient pas... enfin, ils avaient trouvé cinq rats morts sur le pont, ce qui veut dire, comme vous le savez, que le bateau n'est pas catholique... ils disaient comme ça qu'il y avait de la mauvaise mort dans l'air... et qu'ils aimaient mieux fiche le camp plutôt que d'être damnés...

— Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire-là?...

— Alors l'un d'eux a répliqué : « Le capitaine s'en tirera toujours... il a demandé des hommes à M. Thomas. » Car vous êtes connu, vous savez, et quand on parle de vous, c'est en baissant la voix, comme s'il s'agissait du diable...

— Va toujours ! fit M. Thomas en riant.

— Alors je me suis dit que puisqu'il y avait quelque chose de louche... c'était mon affaire... Voulez-vous de moi pour l'*Etoile* en question... c'est clair, c'est net... je ne demande pas de détails... le capitaine a des affaires qui ne regardent que lui... il va aux Guyanes, j'ai envie d'y aller... On peut s'entendre... »

Après une hésitation, M. Thomas dit :

« Tu sais qu'il faut s'embarquer cette nuit... »

— Cette nuit... Soit !

— La paie n'est pas mauvaise... mais la traversée sera dure... le bateau n'est pas très bon...

— Que m'importe ! pourvu qu'il arrive...

— Oh ! pour ça, ricana M. Thomas, il arrivera toujours quelque part...

— Alors, c'est dit !...

— Pour te faire plaisir...

— Bon ! mais ce n'est pas tout ça... nous sommes deux...

— Comment deux?...

— Oui, j'entends emmener avec moi un mien neveu... qui a envie aussi de voir du pays...

— Mais ! mais ! cela n'est pas régulier... quel âge?...

— Dans les quinze, seize ans !...

— Engagé ? Inscrit?...

— Ni l'un ni l'autre...

— Cela ne se peut pas !...

— Cela se pourra... c'est moi qui vous le dis...

— Je voudrais bien savoir comment tu prétendrais me forcer...

— A m'obéir ? Parbleu ! c'est fort simple ! Ne faites pas ce que je veux... et je m'en vais tout droit où vous savez... raconter ce que je sais... Ah ! ça vous étonne que le vieux père la Sardine montre les dents... c'est qu'il veut ce qu'il veut... donc, oui ou non... choisissez... ou nous embarquons ou je cause...

— Pas besoin de se fâcher, reprit M. Thomas dont un sourire diabolique éclaira le visage. Tu y tiens, ça suffit... tu as tes raisons, je fais bon marché des miennes... tu veux aller aux Guyanes, tu iras... nous disons donc que tu as un neveu... tu lui veux du bien ? Enchanté de vous rendre service... voilà deux tickets... tu n'as qu'à aller sur le port, tu verras à onze heures précises, au pied du sémaphore, un homme

coiffé d'un casque colonial... et il ne sera peut-être pas seul. Ne t'inquiète pas. Tu t'approcheras de lui et lui montreras les deux tickets... affaire faite !... mais, tu sais, je ne réponds de rien... tant que vous partirez pour les Guyanes... »

Lambremer étendit la main, puis eut une minute d'hésitation.

Certes, il devinait bien que pour qu'un équipage fût recruté de cette étrange façon, il y avait là-dessous quelque chose de pas clair, de malpropre sans doute. Bah ! on ouvrirait l'œil ! Ce n'était pas aux vieux requins qu'on apprenait à se mettre les dents en l'air... Et puis, ils voulaient tous deux aller là-bas, à tout prix... advenue que pourra !...

Et il prit les tickets.

« Au revoir ! » lui cria M. Thomas d'un ton sarcastique.

Il était déjà dehors.

Il rejoignit Jacques qui l'attendait au coin de la ruelle.

« Eh bien ? demanda le gars.

— C'est fait... un mot seulement... tu es disposé à tout risquer, ta peau et le reste ?

— Je vous l'ai déjà dit... je veux aller là-bas...

— Viens donc !... »

A l'heure dite, ils se trouvaient sur le pont. L'homme était au pied du sémaphore. C'était une nuit sans lune, la mer moutonnait, de ses vagues d'encre.

L'homme regarda les tickets, les inconnus, et sans une observation, il siffla légèrement.

Quatre autres s'approchèrent, des matelots dépenaillés, à faces d'ivrognes, de ceux que nul ne veut plus admettre à son bord.

Et la petite troupe s'éloigna.

Une barque de pêche attendait.

Les hommes montèrent à bord. La barque lâcha ses amarres...

Une heure après, elle accostait un steamer de petite taille, mais de bonne apparence, bien astiqué, bien membré... On embarqua. Le bateau de pêche s'éloigna... le steamer siffla...

La Sardine eut un léger frisson et, d'un geste instinctif, saisit le bras du petit gars.

Mais Jacques lui dit à voix basse :

« Aie pas peur, mon vieux. Je te prouverai que je ne suis pas un propre à rien !... »

L'*Etoile-d'Or* se perdit dans les ténèbres ;

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

(A suivre.)

JULES LERMINA.

Une Plante merveilleuse des Tropiques
La Légende du Guarana

A quelques jours de marche en dessous de la Guyane française, s'étend, au Nord du Brésil, l'immense bassin de l'Amazonas. A l'ombre des palétuviers et des caoutchoucs, croît une plante qui possède des vertus diverses et qu'il y aurait le plus grand intérêt à faire connaître en Europe.

Il s'agit du Guarana (*Paulinia Sorbitis*). C'est une plante grimpante dont les fruits grillés, puis réduits en poudre, sont transformés en pâte. On roule celle-ci sous forme de pain, de boulettes, de tablettes, de morceaux aux figures bizarres que l'on laisse sécher à l'air. Le produit, une fois sec, est utilisable. On le râpe ; mélangé à de l'eau sucrée, il produit une boisson rafraîchissante, voire même une sorte de philtre mystérieux que l'on prône fort dans tout l'Amazonas. Les habitants de cette contrée et particulièrement les Indiens ne sauraient se déplacer sans leur provision de guarana dont une grande consommation est faite également dans le Matto-Grosso, la Bolivie, depuis les rives du Paraguay et du Madeira jusqu'aux Andes. Le guarana remplace avantageusement le café ou le maté dont il a, en plus de ses vertus spéciales, toutes les qualités connues d'aliment excitant et en antidépresseur. Un Indien du Matto-Grosso ou de l'Amazonas qui pénètre dans la forêt vierge peut se passer de viande ou de farine grâce au guarana. Il s'en nourrit pour se donner des forces ; si une fièvre paludéenne, une mauvaise piqûre ou une entérite, une dysenterie risquent d'arrêter sa marche, il consomme du guarana et le voilà guéri.

Il y a au sujet de cette plante merveilleuse une légende qui mérite d'être contée et que parfois répètent les Indiens groupés le soir autour d'un brasier pendant que dans la forêt miaule le « tigre noir » et que des lucioles fulgurantes zèbrent l'obscurité d'éclairs sinueux :

Jadis, dans le village de Mauès, vivait un

couple estimé de toute la tribu. Un fils lui naquit, plus parfait, en tout, que ses parents eux-mêmes. A l'âge de six ans, il émerveillait tout le monde, faisait des prodiges et figurait dans le conseil des anciens. Sa sagesse faisait que la tribu ne se lançait dans aucune expédition sans l'avoir consulté. Il évitait toutes les rencontres sanglantes, empêchait les guerres. Au simple toucher de sa main, les malades étaient guéris. En un mot, grâce à cet enfant toute sa tribu connaissait les chasses et les pêches fructueuses et vivait heureuse.

Comme bien on pense, cela ne pouvait durer, et Jurupary, l'ange du mal, décida la perte de son rival. Un jour que l'enfant grimpaît à un arbre pour en cueillir des fruits, Jurupary, sous la forme d'un serpent, s'approcha de lui sans être vu, et le tua en le mordant au cou. On s'émut de la disparition de l'enfant, ses parents, ses amis battirent la forêt. Les Indiens le trouvèrent enfin sur l'arbre, immobile, le visage calme et souriant, les yeux grands ouverts et fixés sur eux. Sa pauvre mère subitement transfigurée et inspirée prit la parole et, s'adressant à la tribu, déclara :

« Tupan, l'ange du bien est venu nous consoler et nous rendre notre idole. Mon fils va renaître ; il revivra sous l'apparence d'une plante grimpante qui sera, tout à la fois, pour nous, un aliment, une cause d'union et un remède à tous nos maux de l'esprit et du corps. Il faut planter ses yeux. Tupan me l'a dit. Exécutez l'ordre de l'ange du bien. »

Les yeux furent enlevés de leurs orbites, puis plantés et les Indiens, émus, en pleurs, arrosèrent de leurs larmes la terre qui cachait ces deux graines de vie. Quelques jours après, on voyait pointer les premières tiges de l'*Urana-seiro*, porteur du guarana.

Telle est la légende que les Indiens racontent au sujet de cette plante merveilleuse.

RENÉ BOISMONT.

Société
de
Géographie de Paris

ÉQUATEUR, PÉROU ET CHILI

M. le Dr R. Reinburg, qui avait été chargé de poursuivre dans les pays de la côte sud-américaine du Pacifique des études d'anthropologie et d'ethnographie, a rendu compte de son voyage dans la séance du 18 février et a donné de curieux détails sur l'Équateur, le Pérou et le Chili.

Il a raconté son ascension au Pichincha, volcan qui domine la capitale de l'Équateur, Quito. On y entend de sourds grondements, puis de véritables coups de canon produits par les rochers qui tombent d'une hauteur de 600 mètres dans le cratère.

On a toujours gardé dans ce pays le souvenir de la grande mission française de Bouguer, Godin et La Condamine qui furent chargés au XVIII^e siècle de mesurer un arc de méridien. Plus récemment, le colonel Bourgeois y a accompli une mission semblable d'une façon très remarquable. Le Dr Reinburg rappelle que l'instruction de l'armée péruvienne est confiée à une mission militaire française qui a su former d'excellents soldats.

Le Chili s'est beaucoup développé et sa capitale, Santiago, possède de belles constructions modernes.

LBS BEAUTÉS DE L'ISLANDE

M. Hermann Stoll, explorateur suisse, raconte, dans la séance du 1er mars, le nouveau voyage qu'il a effectué en 1911, dans les parties les moins connues de l'Islande.

Il décrit les immenses glaciers que renferme ce pays, le Vatnajökull, d'une étendue de 8,500 kilomètres carrés, qui descend presque jusqu'à la mer. D'autres, au centre de l'île, ont été explorés pour la première fois par M. Stoll.

Le voyageur entreprit, en 1911, une traversée complète de l'île. Il parcourut des régions dévastées par l'Hékla, gravit des montagnes, longea des glaciers et pénétra dans des plaines de sable mouvant, presque sans végétation. Il arriva dans la vallée de l'Eldgja, la crevasse de feu, longue de 30 kilomètres, dont les éruptions ont accumulé des masses énormes de laves évaluées à 10 milliards de mètres cubes. Non sans difficultés, l'explorateur parvint ensuite au bord du lac Long où le vent et le sable s'opposent à la végétation. Ces régions jusque-là inexplorées sont les plus désolées de l'île.

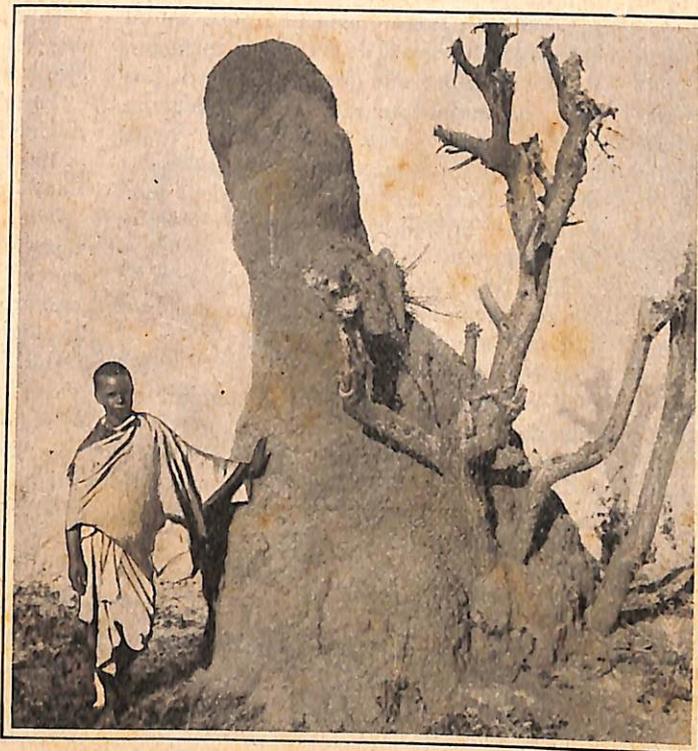
La séance a été agrémentée de projections ordinaires et cinématographiques. Ces dernières ont montré le spectacle curieux d'un geyser en activité. Le voyageur a fait aussi interpréter par des artistes de talent des chants islandais qui ont obtenu le plus vif succès.

G. R.

Dans le Colla abyssin

UNE TERMITIÈRE GEANTE

L'Abyssinie ne possède pas une faune différente des autres pays de l'Afrique orientale et l'on y rencontre en grand nombre, surtout dans le Colla ces fourmilières d'aspect étrange bâties par les termites

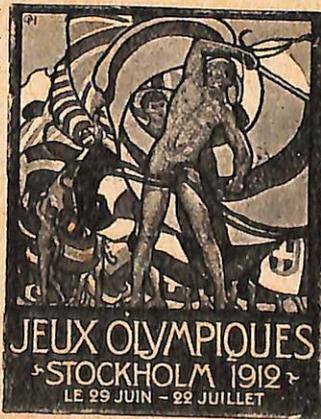


qui rappellent assez bien de loin les menhirs bretons. Quelle description pourrait remplacer notre photographie... Elle montre assez de quel travail sont capables ces petits insectes merveilleusement organisés et disciplinés. L'entrée de la fourmilière située au sommet est gardée par des soldats qui se relayent à heure fixe et l'édifice qui a 3^m,40 de haut se prolonge sous terre à une profondeur égale. A. R.

Aux Pays des Timbres

DEUX VICTOIRES AUX JEUX OLYMPIQUES

Les Jeux Olympiques de la cinquième Olympiade, qui se tiennent à Stockholm cette année, constituent l'événement sportif international le plus important. La France y est représentée par des champions remarquables. Le 12 mai, verts du Royal Tennis Club, le ce Gobert a remporté le simple des Jeux battant l'Anglais roi de Suède qui avec le plus vif intérêt a suivi le match. Déjà le 11 mai Gobert avait gagné le double sur Set (Suède), qui avec Robert Barre avaient envoyé leurs huit meilleurs joueurs. La France n'avait que deux représentants, son champion Gobert et Germot, notre quatrième joueur. Finalement, sur deux épreuves, ils reviennent avec deux victoires. C'est d'un bon augure pour les autres exercices, où la France sera représentée, assure-t-on « par un contingent d'élite de 150 à 200 hommes représentant tous les sports ».



DÉSIRÉ LACROIX.

Société
de
Géographie Commerciale

LE CHEMIN DE FER DU YUNNAN

M. le capitaine Aymard a fait, dans la séance du 27 janvier, un exposé des origines du chemin de fer du Yunnan et des difficultés considérables de toute nature qu'il a fallu surmonter pour son exécution. Il rend hommage à la perspicacité de l'ancien gouverneur général, M. Doumer, qui avait compris, dès le début, le rôle que ce chemin de fer était appelé à remplir un jour.

Le conférencier a donné des détails sur les peuples qui habitent ces régions, les Lolos et les Chinois musulmans, et montré combien il y a eu de difficulté à se procurer des coolies sur place.

La ligne nouvelle réunit Haiphong à Yunnan-Sen, apportant partout la prospérité et la vie; peu à peu se peuplent les régions autrefois désertes du fleuve Rouge, du Nam-ti et du Pa-ta-ho.

LES CHEMINS DE FER EN AFRIQUE

M. Roume, gouverneur général honoraire des colonies, a présenté, dans la séance du 19 mars, un remarquable exposé de l'état actuel des chemins de fer dans l'Afrique française et des travaux que l'on a encore en vue de faire.

L'établissement d'un réseau ferré s'impose en Afrique comme une œuvre d'une nécessité primordiale. Avec ce moyen de pénétration, on peut exploiter d'une manière rationnelle les immenses ressources naturelles de l'Afrique intérieure : graines oléagineuses, céréales, bœufs, caoutchouc, bois, coton, laine, minerais, matières premières de toute sorte.

M. Roume montre quelle a été l'œuvre des diverses nations en Afrique : Anglais, Allemands, Français, Belges, Portugais.

Quant à nous, nous avons constitué en grande partie, en Algérie et en Tunisie, les lignes maîtresses; nous allons en faire autant au Maroc. En Afrique occidentale, partent de nos quatre colonies côtières, Sénégal, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey, des voies ferrées ayant pour objectif commun la vallée du Niger, l'interland de chacune d'elles. En Afrique équatoriale, vont être construites des lignes dont les tracés sont déjà étudiés et qui vont affirmer une souveraineté indétructible. Enfin, un grand projet, celui d'un chemin de fer transafricain, destiné à relier l'Afrique du Nord à l'Afrique du Sud, Oran et Alger au Cap, est étudié par une mission spéciale. C'est par les chemins de fer que nous ferons régner la paix française en Afrique.

G. R.

Sceaux. — Imprimerie Chavaire.